UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01959201 3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY

enry
ÉRIOT
D'ART
CHEFORT

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/odesensonhonneu00verl

PAUL VERLAINE

ODES

EN SON HONNEUR

PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1893

Tous droits réservés.

ODES

EN SON HONNEUR

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.

ŒUVRES DE PAUL VERLAINE

VERS

POÈMES SATURNIENS, 3e édit. . . . . 3 fr.
LA BONNE CHANSON, 2e édit 3
FÊTES GALANTES, 3e édit . . . . . 3 »
ROMANCES SANS PAROLES, 3e édit . . . . . 3 »
SAGESSE, 3e édit. 3 50
JADIS ET NAGUÈRE, 2e édit . . . . . 3 »
AMOUR, 2e édit 3 50
(Exemp. sur hollande. 1re édit.) . . . . . 6 »
PARALLÈLEMENT, 2e édit . . . . . 3 »
BONHEUR. 3 50
(Exemp. sur hollande.) . . . . . 7 »
CHANSONS POUR ELLE . . . . . 3 »
(Exemp. sur japon avec une poésie autographe de l'auteur.). . 10 »
LITURGIES INTIMES. . . . . 3 »
ODES EN SON HONNEUR . . . . . 3 »
(Exemp. sur japon avec pièce autographe et portrait ajouté.) 10 »
ÉLÉGIES . . . . . 3 »
(Exemp. sur japon avec pièce autographe et portrait ajouté.) 10 »

EN PRÉPARATION

INVECTIVES. — DÉDICACES.

PROSE

LES POÈTES MAUDITS 3 50
LOUISE LECLERCQ 3 50
(Tirage sur hollande.). . . . . 8 »
MÉMOIRES D'UN VEUF 3 50
(Tirage sur hollande.) . . . . . 8 »
MES HOPITAUX. . . . . 3 »
(Tirage sur hollande. . . . . 6 »
26 BIOGRAPHIES de poètes et littérateurs publiées dans les *Hommes d'aujourd'hui* 2 60
MES PRISONS. . . . . 3 »
(Tirage sur japon avec autographe et portrait de l'auteur.). 10 »

THÉATRE

LES UNS ET LES AUTRES. comédie en 1 acte en vers . . . . 2 »
ALBUM DE VERS ET DE PROSE ANTHOLOGIE 0 15

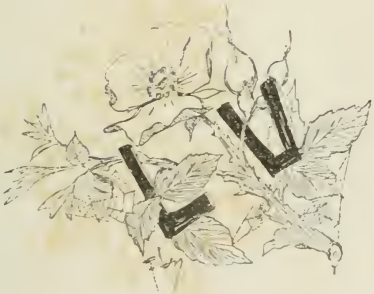
CHARLES MORICE

PAUL VERLAINE, L'HOMME ET L'ŒUVRE, étude littéraire avec un curieux portrait. . . . . 2 »

PAUL VERLAINE

ODES

EN SON HONNEUR



PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1893

Tous droits réservés.

ODES

EN SON HONNEUR

M
21

I

Tu fus une grande amoureuse
A ta façon, la seule bonne
Puisqu'elle est tienne et que personne
Plus que toi ne fut malheureuse
Après la crise de bonheur
Que tu portas avec honneur.

Oui, tu fus comme une héroïne.
Et maintenant tu vis, statue

Toujours belle sur la ruine
D'un espoir qui se perpétue
En dépit du Sort évident,
Mais tu persistes cependant.

Pour cela, je t'aime et t'admire
Encore mieux que je ne t'aime
Peut-être, et ce m'est un suprême
Orgueil d'être meilleur ou pire
Que celui qui fit tout le mal,
D'être à tes pieds tremblant, féal.

Use de moi, je suis ta chose ;
Mon amour va, ton humble esclave,
Prêt à tout ce que lui propose
Ta volonté, dure ou suave,
Prompt à jouir, prompt à souffrir,
Prompt vers tout hormis pour mourir !

Mourir dans mon corps et mon âme,
Je le veux si c'est ton caprice.

Quand il faudra que je périsse
Tout entier, fais un signe, femme,
Mais que mon amour dût cesser?
Il ne peut que s'éterniser.

Jette un regard de complaisance,
O femme forte, ô sainte, ô reine,
Sur ma fatale insuffisance
Sans doute à te faire sereine :
Toujours triste du temps fané,
Du moins, souris au vieux damné.

II

Laisse dire la calomnie
Qui ment, dément, nie et renie
Et la médisance bien pire
Qui ne donne que pour reprendre
Et n'emprunte que pour revendre...
Ah ! laisse faire, laisse dire !

Faire et dire lâches et sottes,
Faux gens de bien, feintes mascottes,

Langue d'aspic et de vipère;
Ils font des gestes hypocrites,
Ils clament, forts de leurs mérites,
Un mal de toi qui m'exaspère.

Moi qui t'estime et te vénère
Au-dessus de tout sur la terre,
T'estime et vénère, ma belle,
De l'amour fou que je te voue,
Toi, bonne et sans par trop de moue,
M'admettant au lit, ma fidèle!

Mais, toi, méprise ces menées,
Plus haute que tes destinées,
Grand cœur, glorieuse martyre,
Plane au-dessus de tes rancunes
Contre ces d'aucuns et d'aucunes;
Bah! laisse faire et laisse dire!

Bah! fais ce que tu veux, ma belle
Et bonne, — fidèle, infidèle —

Comme tu fis toute ta vie,
Mais toujours, partout, belle et bonne,
Et ne craignant rien de personne,
Quoi qu'en aient la haine et l'envie.

Et puis tu m'as, si tu m'accordes
Un peu de ces miséricordes
Qui siéient envers un birbe honnête.
Tu m'as, chère, pour te défendre,
Te plaire, si tu veux m'entendre
Et voir, encor que laid et bête.

III

L'écartement des bras m'est cher, presque plus cher
Que l'écartement autre :
Mer puissante et que belle et que bonne de chair,
Quel appât est la vôtre !

O seins, mon grand orgueil, mon immense bonheur,
Purs, blancs, joie et caresse,
Volupté pour mes yeux et mes mains et mon cœur
Qui bat de votre ivresse,

Aisselles, fins cheveux courts qu'ondoie un parfum
Capiteux où je plonge,
Cou gras comme le miel, ambré comme lui, qu'un
Dieu fit bien mieux qu'en songe,

Fraîcheur enfin des bras endormis et rêveurs
Autour de mes épaules,
Palpitantes et si doux d'étreinte à mes ferveurs
Toutes à leurs grands rôles,

Que je ne sais quoi pleure en moi, peine et plaisir,
Plaisir fou, chaste peine,
Et que je ne puis mieux assouvir le désir
De quoi mon âme est pleine

Qu'en des baisers plus langoureux et plus ardents
Sur le glorieux buste
Non sans un sentiment comme un peu triste dans
L'extase comme auguste !

Et maintenant vers l'ombre blanche — et noire un peu,
L'amour il peut détendre
Plus par en bas et plus intime son fier jeu
Dès lors naïf et tendre !

IV

La sainte, ta patronne, est surtout vénérée
Dans nos pays du Nord et toute la contrée
Dont je suis à demi, la Lorraine et l'Ardenne.
Elle fut courageuse et douce et mourut vierge
Et martyre. Or il faut lui brûler un beau cierge
En ce jour de ta fête et de quelque fredaine
De plus, peut-être, en son honneur, ô ma païenne !

Tu n'es pas vierge, hélas ! mais encore martyre
Non pour Dieu, mais pour qui te plut. (Qu'ont-ils à rire ?)

A cause de ton cœur saignant resté sublime.
Courageuse, tu l'es, pauvre chère adorée,
Pour supporter tant de douleur démesurée
Avec cette fierté qui pare une victime,
Avec tout ce pardon joyeux et longanime.

Et douce? Ah oui! malgré ton allure si vive
Et si forte et rude parfois. Douce et naïve
Comme ta voix d'enfant aux notes paysannes.
Douce au pauvre et naïve envers tous et que bonne
Sous un dehors souvent brutal qui vous étonne,
Vous, les gens, mais dont j'ai vite su les arcanes!
Douce et bonne et naïve, âme exquise qui planes

Au-dessus de tout préjugé bête ou féroce,
Au-dessus de l'hypocrisie et du *cant* rosse
Et du jargon menteur et de l'argot fétide
Dans la région pure où la haine s'ignore,
Où la rancune expire, où l'amour pur arbore
Sur la blancheur des cieux sa bannière candide.
O résignation infiniment splendide.

En ce jour de ta fête et malgré nos frivoles
Préoccupations moins coupables que folles
De baisers redoublés pour le cas, et l'antienne
Plus gentille encor qu'excessive des mots lestes,
Recueillons-nous pourtant, pensons aux fins célestes
Afin qu'après ma mort ou, las ! après la tienne,
Le survivant pour l'absent prie, ô ma chrétienne !

M 25

V

« Quand je cause avec toi paisiblement,
Ce m'est vraiment charmant, tu causes si paisiblement !

Quand je dispute et te fais des reproches,
Tu disputes, c'est drôle, et me fais aussi des reproches.

S'il m'arrive, hélas ! d'un peu te tromper,
O misère ! tu cours la ville afin de me tromper.

Et si je suis depuis des temps fidèle,
Tu me restes, durant juste tous ces temps-là, fidèle.

Suis-je heureux, tu te montres plus heureuse
Encore, et je suis plus heureux, d'enfin ! te voir heureuse.

Pleuré-je, tu pleures à mon côté.
Suis-je pressant, tu viens bien gentiment de mon côté.

Quand je me pâme, lors tu te pâmes
Et je me pâme plus de sentir qu'aussi tu te pâmes.

Ah ! dis quand je mourrai, mourras-tu, toi ? »
Elle : « Comme je t'aimais mieux, je mourrai plus que toi. »

... Et je me réveillai de ce colloque.
Hélas ! C'était un rêve (un rêve ou bien quoi ?) ce colloque.

M26

VI

Mais après les merveilles
Qui n'ont pas de pareilles
De l'épaule et du sein,
Faut sur un autre mode
Dresser une belle ode
Au glorieux bassin.

Font célébrer la blanche
Souplesse de la hanche

Et sa mate largeur,
Dire le ventre opime
Et sa courbe sublime
Vers le sexe mangeur

Que chastement, encore
Que joliment, décore
Et défend juste assez
L'ombre qui sied aux choses
Divines, peu moroses
Rideaux drûment tressés,

Teutatès adorable,
Saturne plus aimable,
Anthropophage cher
Qui veut aux sacrifices
Non le sang des génisses
Mais le lait de ma chair.

Nous chanterons ensuite
L'aine blonde et sa fuite

Ambrée au sein du Saint...
Mais déposons la lyre,
Livrons-nous au délire
Raisonnable et succinct ?

Non! fou, braque, orgiaque,
En apache, en canaque
Ivre de tafia :
Nous ne sommes pas l'homme
Pour la docte Sodome
Quand la Femme il y a.

VII

Fifi s'est réveillé. Dès l'aube tu m'as dit
Bonjour en deux baisers et le pauvre petit
Pépia, puis remit sa tête sous son aile
Et tut pour le moment sa gente ritournelle.
Ici je te rendis, pour les tiens, un baiser
Multiforme, ubiquiste et qui fut se poser
De la plante des pieds au bout des cheveux sombres
Avec des stations aux lieux d'éclairs et d'ombres,
Un jeu (car tu riais) ridiculement doux,
Et, brusque, entre les tiens je poussai mes genoux,

Tôt redressé sur eux et, penché vers ta bouche,
Fus brutal sans que te montrasses farouche,
Car tu remerciais dans un regard mouillé.
C'est alors que Fifi, tout à fait réveillé,

Le mignon compagnon ! comparable aux bons drilles
Que le bonheur d'autrui ne fait pas envieux,
Salua mon triomphe en des salves de trilles
Que tout son petit cœur semblait lancer aux cieux.

Il sautillait, fiérot, comme un gars qui se cambre,
Acclamant un vainqueur justement renommé,
Et l'aurore éclatant aux carreaux de la chambre
Attestait sans mentir que nous avions aimé.

VIII

Cuisses grosses mais fuselées,
Tendres et fermes par-dessous,
Dessus d'un dur qui serait doux,
Musculeuses el potelées,

Cuisses si bonnes tant baisées
Devers leur naissance et par là,
Blanches plus que rose-thé, la
Meilleure part de mes pensées,

Genoux, petites têtes d'anges
Bouffis dans leur juste maigreur,
Mollets bondis qui font fureur
En des bas clairs craignant les fanges.

Pieds dressés pour te hausser jusque
A ma taille pour t'embrasser,
Moi, t'enlever et te placer
Sur le lit, pieds très beaux que busque

La cheville de mol ivoire
Et que parfume leur fraîcheur;
Doigts délicats, frêle rougeur
Doucement fauve an talon, voire

Assez forte peau pour la marche,
Mais quoi ! faut-il pas au cher corps
Base solide et soutiens forts,
Au cher corps qui garde mon Arche,

L'arche de crainte et de blandices
Où j'entre, tous torts révolus,
Comme on monterait au ciel. Pieds
Divins, genoux fins, bonnes cuisses !

IX

Tu fus souvent cruelle,
Même injuste parfois,
Mais que fait, ô ma belle,
Puisqu'en toi seule crois

Et puisque suis ta chose.

Que tu me trompes avec Pierre,
Louis, *et cætera punctum*,

Je sais, mais, là ! n'en ai que faire :
Ne suis que l'humble factotum

De ton humeur gaie ou morose.

S'il arrive que tu me battes,
Soufflettes, égratignes, tu
Es le maître dans nos pénates,
Et moi le cocu, le battu,

Suis content et vois tout en rose.

Et puis dame ! j'opine
Qu'à me voir ainsi si
Tien, finiras, divine,
Par m'aimoter ainsi

Qu'on s'attache à sa chose.

M32

X

Et maintenant, aux Fesses !
Je veux que tu confesses,
Muse, ces miens trésors
Pour quels — et tu t'y fies —
Je donnerais cent vies
Et, riche, tous mes ors
Avec un tas d'encors.

Mais avant la cantate
Que mes âme et prostate

Et mon sang en arrêt
Vont dire à la louange
De son cher Cul que l'ange...
O déchu ! saluerait,
Puis il l'adorerait,

Posons de lentes lèvres
Sur les délices mièvres
Du dessous des genoux,
Souple papier de Chine,
Fins tendons, ligne fine
Des veines sans nul pouls
Sensible, il est si doux !

Et maintenant, aux Fesses !
Déesses de déesses,
Chair de chair, beau de beau,
Seul beau qui nous pénètre
Avec les seins, peut-être,
D'émoi toujours nouveau,
Pulpe dive, alme peau !

Elles sont presque ovales,
Presque rondes. Opales,
Ambres, roses (très peu)
S'y fondent, s'y confondent
En blanc mat que répondent
Les noirs, roses par jeu,
De la raie au milieu.

Déesses de déesses !
Du repos en liesses,
De la calme gaîté,
De malines fossettes
Ainsi que des risettes,
Quelque perversité
Dans que de majesté !...

Et quand l'heure est sonnée
D'unir ma destinée
A Son destin fêté
Je puis aller sans crainte
Et bien tenter l'étreinte

Devers l'autre côté :
Leur concours m'est prêté.

Je me dresse et je presse
Et l'une et l'autre fesse
Dans mes heureuses mains.
Toute leur ardeur donne,
Leur vigueur est la bonne
Pour aider aux hymens
Des soirs aux lendemains...

Ce sont les reins ensuite,
Amples, nerveux, qu'invite
L'amour aux seuls élans
Qu'il faille dans ce monde,
C'est le dos gras et monde,
Satin tiède, éclairs blancs,
Ondulements troublants.

Et c'est enfin la nuque
Qu'il faudrait être eunuque

Pour n'avoir de frissons,
La nuque damnatrice,
Folle dominatrice
Aux frisons polissons
Que nous reconnaissons.

O nuque proxénète,
Vaguement déshonnête
Et chaste vaguement,
Frisons, joli symbole
Des voiles de l'Idole
De ce temple charmant,
Frisons chers doublement !

XI

Riche ventre qui n'a jamais porté,
Seins opulents qui n'ont pas allaité,
Bras frais et gras, purs de tout soin servile,

Beau cou qui n'a plié que sous le poids
De lents baisers à tous les chers endroits,
Menton où la paresse se profile,

Bouche éclatante et rouge d'où jamais
Rien n'est sorti que propos que j'aimais,
Oiseux et gais — et quel nid de délices !

Nez retroussé quêtant les seuls parfums
De la santé robuste, yeux plus que bruns
Et moins que noirs, indulgemment complices,

Front peu penseur mais pour cela bien mieux,
Longs cheveux noirs dont le grand flot soyeux,
Jusques aux reins lourdement se hasarde,

Croupe superbe éprise de loisir
Sauf aux travaux du suprême plaisir,
Aux gais combats dont c'est l'arrière-garde,

Jambes enfin, vaillantes seulement
Dans le plaisant déduit au bon moment
Serrant mon buste et ballant vers la nue,

Puis, au repos, — cuisses, genoux, mollet —
Fleurant comme ambre et blanches comme lait :
— Tel le pastel d'après ma femme nue.

XII

Mais Sa tête, Sa tête !
Folle, unique tempête
D'injustice indignée,
De mensonge en furie,
Visions de tuerie
Et de vengeance ignée.

Puis exquise bonace,
Du soleil plein l'espace,

Colombe sur l'abîme,
Toute bonne pensée
Caressée et bercée
Pour un réveil sublime.

Force de la nature
Magnifiquement dure
Et si douce, Sa tête,
Adoré phénomène.
O de ma Philomène
La tête, seule fête !

Et voyez qu'elle est belle
Cette tête rebelle
A la littérature
Comme à l'art de la brosse
Et du ciseau féroce,
Voyez, race future !

Car je veux dire aux Ages
Ce plus cher des visages,

Cheveux noirs comme l'ombre
Où passerait une onde
Pure, froide, profonde,
Sous un ciel bas et sombre,

Petit front d'Immortelle
Plissé dans la querelle,
Nez mignard qu'ironise
Un bout clair qui s'envole,
Bouche d'où Sa parole
Part, précise et concise

Mais sorcière sans cesse,
Qui blesse et qui caresse
Mon âme obéissante,
Soumise, adulatrice,
O voix dominatrice,
O voix toute-puissante !...

Et ô sur cette bouche
Plus âpre que farouche,

Plus farouche que tendre,
Plus tendre qu'ordinaire,
Prince au fond débonnaire,
Le Baiser semble attendre.

Et tout cela qu'éclaire
Le regard circulaire
De deux beaux yeux de braise,
Bruns avec de la flamme,
Sournois avec de l'âme
Et du cœur, n'en déplaise

A nos jaloux, ma reine.
Ma noble souveraine
Qui me tient dans tes geôles,
O tête belle et bonne
Et mauvaise — et couronne
Du trône, tes Épaules.

XIII

Nos repas sont charmants encore que modestes,
Grâce à ton art profond d'accommoder les restes
Du rôti d'hier ou de ce récent pot-au-feu
En hachis et ragoûts comme on n'en trouve pas chez Dieu.

Le vin n'a pas de nom, car à quoi sert la gloire ?
Et puisqu'il est tiré, ne faut-il pas le boire ?
Pour le pain, comme on n'en a pas toujours mangé,
Qu'il nous semble excellent me semble un fait archijugé.

Le légume est pour presque rien, et le fromage :
Nous en usons en rois dont ce serait l'usage.
Quant aux fruits, leur primeur ça nous est bien égal,
Pourvu qu'il y en ait dans ce festin vraiment frugal.

Mais le triomphe, au moins pour moi, c'est la salade :
Comme elle en prend ! sans jamais se sentir malade,
Plus forte en cela que défunt Tragaldabas,
Et j'en bâfre de cœur tant elle est belle en ces ébats.

Et le café, qui pour ma part fort m'indiffère,
Ce qu'elle l'aime, mes bons amis, quelle affaire !
Je m'en amuse et j'en jouis pour elle, vrai !
Et puis je sais si bien que la nuit j'en profiterai,

Je sais si bien que le sommeil fuira sa lèvre
Et ses yeux allumés encor d'un brin de fièvre
Par la goutte de rhum bue en trinquant gaîment
Avec moi, présage gentil d'un choc bien plus charmant.

XIV

Nous sommes bien faits l'un pour l'autre ;
Pourtant quand tu me rencontras
Menant mes derniers embarras
D'homme grave et de bon apôtre,
Ruine encore de chrétien,
Philosophe déjà païen,

Lourd de doctrine et de scrupule,
(Le tout un peu décomposé)

Mais au fond très bien disposé
Pour la popine et la crapule,
En un mot, sot entre les sots
De cette sorte de puceaux,

T'eus quelque mal à la conquête
— Et par ce mot que j'ai voulu
J'entends ton triomphe absolu, —
Sinon de mon cœur, de ma tête ;
Je ne parle pas de mon corps
Vaincu dès les primes abords.

Mais comme nous sympathisâmes
Dès nos esprits mis en rapport
Et dès lors quel parfait accord
Entre ces luronnes, nos âmes,
Ces luronnes et nos lurons
D'esprits tout carrés et tout ronds !

Toi simple encor, que compliquée,
Et moi naïf aux cent replis,

Notre expérience des lits
Et notre ignorance marquée
En fait de sentiment subtil,
Tout ce nous rendait que gentil

L'un à l'autre ! en dépit, par crises,
De colères bien vite au trot,
D'humeurs noires, roses bientôt,
Et, mon Dieu, d'un tas de sottises
Qu'on réparait, pour r'apaiser
Madame et Monsieur, d'un baiser !

C'est de persévérer, petite !
C'est, chère, de continuer,
Quittes à parfois nous tuer
Pour nous ressusciter ensuite,
C'est de rester à deux, vraiment,
Bon cœur et mauvais garnement.

XV

Quand tu me racontes les frasques
De ta chienne de vie aussi,
Mes pleurs tombent gros, lourds, ainsi
Que des fontaines dans des vasques,
Et mes longs soupirs condolents
Se mêlent à tes récits lents.

Tu me dis tes amours premières :
Fille des champs avec des gars

Puis fille en ville aux fols écarts
Et les trahisons coutumières
Et mutuelles sans remord
Des deux parts et comme d'accord.

Tout d'un coup un caprice vite
Mûri, par l'us, en passion
Sauvage, tel l'humble scion
Grandissant en palme subite
Qu'agiterait dans quelque vert
Paysage un vent du désert.

Fidèle, toi, l'autre, infidèle,
Toi douloureuse, lâche, enfin
Furieuse, soûle du vin
Du vice, essorant d'un coup d'aile
Ton cœur comme un aigle blessé,
Mais sans pouvoir fuir le passé...

Je t'écoute, et ma pitié toute,
Toute mon admiration,

Une indicible affection,
Te vont de moi par quelle route
Sinon celle d'un pur amour
Qui souffrirait, chère, à son tour,

Qui souffrira, j'en ai la crainte,
Qui souffre déjà, tu le sais,
Toi parfois mauvaise à l'excès,
Charmante aussi comme une sainte
Envers ce moi, bon vieil amant,
Le dernier, hein, probablement ?

XVI

Je ne suis pas jaloux de ton passé, chérie,
Et même je t'en aime et t'en admire mieux.
Il montre ton grand cœur et la gloire inflétrie
D'un amour tendre et fort autant qu'impétueux.

Car tu n'eus peur ni de la mort ni de la vie,
Et, jusqu'à cet automne fier répercuté
Vers les jours orageux de ta prime beauté,
Ton beau sanglot, honneur sublime, t'a suivie.

Ton beau sanglot que ton beau rire condolait
Comme un frère plus mâle, et ces deux bons génies
T'ont sacrée à mes yeux de vertus infinies
Dont mon amour à moi, tout fier, se prévalait

Et se targue pour t'adorer au sens mystique :
Consolations, vœux, respects, en même temps
Qu'humbles caresses et qu'hommages ex-votants
De ma chair à ce corps vaillant, temple héroïque

Où tant de passions comme en un Panthéon,
Rancœurs, pardons, fureurs et la sainte luxure
Tinrent leur culte, respectant la forme pure
Et le galbe puissant profanés par Phaon.

Pense à Phaon pour l'oublier dans mon étreinte
Plus douce et plus fidèle, amant d'après-midi,
D'extrême après-midi, mais non pas attiédi
Que me voici, tout plein d'extases et de crainte.

Va, je t'aime... mieux que l'autre : il faut l'oublier.
Toi, souris-moi du moins entre deux confidences,
Amazone blessée ès-belles imprudences
Qui se réveille au sein d'un vieux brave écuyer.

XVII

« Tu m'ostines ! » — « Et je t'emmène
A la campagne. » Ainsi parlaient
Deux amoureux dont s'éperlaient
Plus d'un encor propos amène.

Je crains fort que ces amoureux
N'aient été nous l'autre semaine
Nous répondant, Tyrcis, Climène,
Hélas ! en mots trop savoureux.

Mais puisqu'il en est temps encore,
Puisqu'il en est encore temps,
Ne soyons donc plus mécontents,
Au contraire, et que s'édulcore

Notre courroux, pourtant grondant
Un petit peu, mais pour la forme,
En un orage horrible, énorme,
De gros baisers se répondant.

O ma dure et bonne compagne,
Assez, dis, de malentendus,
Et si tu veux — car je le dus —
Or, je t'emmène à la campagne.

XVIII

O toi triomphante sur deux
« Rivales » (pour dire en haut style),
Tu fus ironique, — elles... feues —
Et n'employas d'effort subtil
Que juste assez pour que tu fus —
Ses encor mieux, grâce à cet us

Qu'as de me plaire sans complaire
Plus qu'il ne faut à mes caprices.

Or je te viens jouer un air
Tout parfumé d'ambre et d'iris
Bien qu'ayant en horreur triplice
Tout parfum hostile ou complice.

Sauf la seule odeur de toi, frais
Et chaud effluve, vent de mer
Et vent, sous le soleil, de prées
Non sans quelque saveur amère
Pour saler et poivrer ainsi
Qu'il est urgent, mon cœur transi,

Mon cœur, mais non pas ma bravoure
En fait d'amour ! Tu ressuscite-
Rais un défunt, le bandant pour
Le déduit dont Vénus dit : *Sit !*
Oui, mon cœur encore il pantèle
Du combat court, mais de peur telle !

Peur de te perdre si le sort
Des armes eût trahi tes coups,

Peur encor de toi, peur encore
De tant de boudes et de moues.
Quant aux deux autres, ô là là !
Guère n'y pensais, t'étais là.

Iris, ambre, ainsi j'annonçai
— Ma mémoire est bonne — ces vers
A ta victoire fière et gaie
Sur tes rivales somnifères.
Mais que n'ont-ils le don si cher,
Si pur ? Fleurer comme ta chair !

XIX

Ils me disent que tu me trompes.
D'abord, qu'est-ce que ça leur fait,
Chère frivole, que tu rompes
Un serment que tu n'as pas fait ?

Ils me disent que t'es méchante
Envers moi, — moi, qui suis si bon !
Toi méchante ! Qu'un autre chante
Ce refrain très loin d'être bon.

Méchante, toi qui toujours m'offres
Un sourire amusant toujours,
Toi, ma reine, qui de tes coffres
Me puise des trésors toujours.

Ils me disent et croient bien dire,
O toi, que tu ne m'aimes pas.
Que m'importe, j'ai ton sourire,
Et puis tu ne m'aimerais pas ?

Tu ne m'aimes pas? Et la grâce
Et la force de ta beauté,
Tu me les donnes, grande et grasse
Et voluptueuse beauté.

Tu ne m'aimes pas ? Et quand même
Ce serait vrai, qu'est-ce que fait ?
« Si tu ne m'aimes pas, je t'aime. »
— Mais tu m'aimes, dis, par le fait.

———

TABLE

I.	Tu fus une grande amoureuse	1
II.	Laisse dire la calomnie	4
III.	L'écartement des bras	7
IV.	La Sainte ta patronne	10
V.	Quand je cause avec toi	13
VI.	Mais après les merveilles	15
VII.	Fifi s'est réveillé	18
VIII.	Cuisses grosses mais fuselées	20
IX.	Tu fus souvent cruelle	23
X.	Et maintenant aux	25
XI.	Riche ventre	30
XII.	Mais Sa tête, sa tête	33
XIII.	Nos repas sont charmants	37
XIV.	Nous sommes bien faits	39
XV.	Quand tu me racontes les frasques	42
XVI.	Je ne suis pas jaloux	45
XVII.	« Tu m'obstines ! »	48
XVIII.	O toi triomphant	50
XIX.	Ils me disent que tu me trompes	53

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.

JEAN MORÉAS

Les Syrtes, nouvelle édition 3 50
Les Cantilènes 3 50
Le Pèlerin passionné, nouvelle édition 3 50

J.-K. HUYSMANS

Croquis parisiens, eucologe, avec portrait . . . . 6 »

STÉPHANE MALLARMÉ

L'après-midi d'un faune, plaquette illustrée par MANET, sur japon. . . . . 5 »
Les Poèmes d'Edgar Poë, avec illustrations de MANET, superbe in-8°. . . . . 10 »
Le Ten O'Clock de Whistler, conférence . . . . 2 »

ARTHUR RIMBAUD

Les Illuminations. LA SAISON EN ENFER. 3 50

TRISTAN CORBIÈRE

Amours jaunes.. . . . . 3 50

HENRI DE REGNIER

Episodes, sites et sonnets 3 50

VIELÉ-GRIFFIN

Les Cygnes. 3 50

STUART MERRILL

Les Gammes . . . . . 3 »
Les Fastes. . . . . 3 »

LAURENT TAILHADE

Vitraux. . . . . 3 »

MAURICE DU PLESSYS

Premier livre pastoral 3 50

CHARLES VIGNIER

Centon . . . . . 3 »

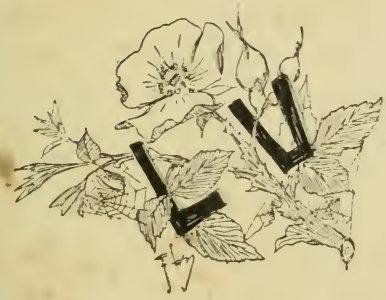
ERNEST RAYNAUD

Le Signe . . . . . 1 »
Chairs profanes. . . . . 1 »

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

PAUL VERLAINE

DANS LES LIMBES



PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1894
Tous droits réservés.

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.

ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL VERLAINE

VERS

POÈMES SATURNIENS, 3e édit.	3	50
LA BONNE CHANSON, 2e édit.	3	»
FÊTES GALANTES, 3e édit.	3	»
ROMANCES SANS PAROLES, 3e édit.	3	»
SAGESSE, 3e édit.	3	50
JADIS ET NAGUÈRE, 2e édit	3	»
AMOUR, 2e édit.	3	50
(Exemp. sur hollande, 1re édit.).	6	»
BONHEUR	3	50
(Exemp. sur hollande.)	7	»
PARALLÈLEMENT, 2e édit.	3	50
CHANSONS POUR ELLE.	3	»
LITURGIES INTIMES.	3	»
ODES EN SON HONNEUR.	3	»
ÉLÉGIES	3	»

EN PRÉPARATION

INVECTIVES. — DÉDICACES. — VARIA.

PROSE

LES POÈTES MAUDITS	3	50
LOUISE LECLERCQ.	3	50
(Tirage sur hollande.)	8	»
MÉMOIRES D'UN VEUF	3	50
(Tirage sur hollande.)	8	»
MES HOPITAUX	3	»
(Tirage sur hollande.).	6	»
26 BIOGRAPHIES de poètes et littérateurs publiées dans les *Hommes d'aujourd'hui*.	2	60
MES PRISONS.	3	»
(Tirage sur hollande.)	6	»
15 JOURS EN HOLLANDE, avec portrait.	5	»
(Tirage sur japon.).	20	»

THÉATRE

LES UNS ET LES AUTRES, comédie en 1 acte, en vers.	2	»

ALBUM DE VERS ET DE PROSE, ANTHOLOGIE.	0	15

CHARLES MORICE

PAUL VERLAINE, L'HOMME ET L'ŒUVRE, étude littéraire avec un curieux portrait	2	»

DANS LES LIMBES

DE CE LIVRE

IL A ÉTÉ TIRÉ

20 *exemplaires numérotés*

sur Japon.

Ladislas Loévy 88

PAUL VERLAINE

DANS LES LIMBES

PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1894
Tous droits réservés.

PRÉFACE

Ce livre est le dernier d'une série qui a assez duré pour le calme même de l'auteur, pour sa conscience littéraire et l'autre aussi !

On remarquera toutefois que le ton de : *Dans les Limbes*, est moins, beaucoup moins vif que celui des *Chansons*, des *Odes* et des *Élégies*. C'est bien l'apaisement du soir. Le poème finit par un dilemme que se pose l'auteur. Sera-t-il heureux enfin, oui ou non?

Eh bien, à travers mille ennuis, hésitations, jusqu'à la maladie qui s'en mêle, il lui semble que oui[1]. Donc, il doit se taire maintenant et

[1] *L'événement l'a trompé ou détrompé. Ce ne serait pas la première fois quant à ce qui le concerne et d'ailleurs il ne serait pas le seul homme dans ce cas. Mais qu'importe à l'art ?*

revenu par quel tour imprévu à de bonnes idées, ses vers proches, *Varia*, témoignent d'un grand changement pour le mieux, et d'un long, lent, mais sûr retour là où sonnent les cloches, toujours fidèles, — *l'Angelus oublié se souvient* — dans le soleil couchant, mais encore glorieux.

D'ailleurs, je suis pour le moment tout à mon « Vive le Roy ! »

P. V.

Hôpital Broussais, 3 juillet 1893.

DANS LES LIMBES

I

Je vis à l'hôpital comme un bénédictin
Des vrais bons temps, faisant mon salut en latin,
Docte, pieux, ça va de soi, mais plutôt, dame !
Docte : l'on est bénédictin en Notre-Dame
D'abord, après le Père Éternel et Jésus,
Ensuite en saint Benoit, conformément aux us,
Puis, humblement, fils doux et soumis de l'Eglise,
Mère très tendre, en l'érudition permise.
Mais l'instant attendu survenant, on se prend
Ou plutôt se reprend à ne songer qu'au grand
But, le ciel par Benoit, Jésus et Notre-Dame
Dans le Père Éternel qui, si bon, nous réclame.

Ici je fais des vers, de la prose, et de tout
Pour toi, chéri, pour toi seule, et, fort jusqu'au bout,
J'attends, quand ma journée est faite, ta venue
Et tu viens, puissante et souriant, devenue
Une apparition presque à mon cœur tout coi,
Tout extasié,
Car Notre-Dame, c'est toi.

Décembre 1892.

II

Hélas ! tu n'es pas vierge ni
Moi non plus. Surtout tu n'es pas
La Vierge Marie et mes pas,
Marchent très peu vers l'infini

De Dieu, mais l'infini d'amour,
Et l'amour c'est toi, cher souci,
Ils y courent, surtout d'ici,
Lieu blême où sanglote le jour.

Ils y courent comme des fous,
Saignant de n'être pas ailés
Puis s'en reviennent désolés
De la porte fermée à tous

Espoirs certains, et résistant
A tels efforts pour t'enfin voir
En plein grand jour par un beau soir
Mué tôt en nuit douce tant !

Ah ! Limbes où non baptisés
Du platonisme patient
Vont, pitoyablement criant
Et pleurant, mes désirs brisés.

Décembre 1892.

III

O tes manières de venir ! J'y mets du mien
Aussi, mais toi, que c'est gentil quand c'est du tien !
Oui, tes manières de t'y prendre pour venir
Me voir et m'étonner à ne plus en finir.
C'est tous les jours et du charmant et du nouveau
Sans cesse en équilibre et jamais de niveau
Hier je te voyais, derrière mon palier,
Descendre vivement le premier escalier
Pour remonter le mien de ton pas net et preste.
M'apercevant alors, quel prompt, quel joli geste
De sembler retourner, pour ne faire que mieux
Et mon plaisir et mon bonheur de pauvre vieux

Encore vert en me sautant si fort, exprès,
Au cou, que j'en palpite très longtemps après
D'un tel bonheur, et, sarpejeu! de quel plaisir!

Aujourd'hui, comme tu tardais, moi de saisir
Ma plume, et la laissant débridée, et tournant
Le dos à la porte d'entrée, ô l'étonnant
Aspect, de travailler pupitrant mon lit même.
Encre, buvard, papier, tout à quelque poème,
Quand soudain, je sens un baiser comme un acier
Que, traîtresse, en mon cou tu plonges tout entier ;
Et moi, je te le rends sur le cou par devant
Au lieu de par derrière ainsi qu'auparavant.
Question de position, — gosse, gamin —
Demain ce sera mieux encore, après-demain
Mieux encor.
O petits, bonheurs de mon malheur!
C'est peut-être après tout ce qu'il est de meilleur,
Et j'oublie en ces jeux la volupté brutale.
Bonne certes, mais moins, qui sait? que l'idéale

IV

TOI

Bonjour.

MOI

Chéri !

TOI

J'arrive de bonne heure, pas ?

MOI

Pas trop.

TOI

Tu n'es jamais content.

MOI

C'est vrai, là-bas
On fait queue et c'est long. Puis aujourd'hui l'on fouille.
Je sais, jeudi ! Ça prend du temps.

TOI

Et l'on farfouille
Et l'on trifouille, et toi, tu bafouilles. Le mieux,
Pour éviter tout ça, serait, mon pauvre vieux,
Moi, de ne plus venir ni jeudi ni dimanche.
Tiens, au fait, de ne plus venir du tout, bath flanche !

MOI

Méchante !

TOI

Et comment va ?

MOI

Mieux.

TOI

Tant pis, l'Infernal !

MOI

Mieux depuis que t'es là.

TOI

Zut avec ton banal,
Ton vulgaire « depuis que t'es là »

MOI

C'est que, c'est que...

TOI

C'est que : c'est que, tu m'as l'air... c'est que... Zut ! avecque
Tes boniments toujours les mêmes.

MOI

C'est mon cœur
Qui parle. O oui ! Toi pas là, je meurs de langueur.

TOI

As-tu fini ?

MOI

Pourquoi toujours dure ?

TOI

Eh, je blague !
T'es bête, quand je ris, tu geins, toi, t'as du vague
A l'âme. Que c'est drôle ! Un homme comme toi
Qu'on dit spirituel, très bête auprès de moi.

MOI

Tiens, devant toi, j'ai comme peur...

TOI

Je suis si belle ?
Pour changer, tu reçois, dis, un tel, une telle,
Une telle, un tel, tu sais que je te défends
Absolument de les recevoir et te rends.
S'ils viennent, responsable, et, pour ta pénitence,
Tu ne me verras plus jamais.

MOI

J'...

TOI

O rouspétance
Détestable ! Ne réponds pas et fais le mort.
Je ne veux pas ici de ces gens-là.

MOI

D'accord.
Là, j'obéis.

TOI

Bien sûr ?

MOI

Oui.

TOI

Cette femme ignoble.
Je lui ferais une conduite de Grenoble
Telle qu'elle s'en souviendrait en Paradis !
Quant aux autres....

MOI

Je les consigne, je te dis.

TOI

C'est qu'avec toi je suis toujours sur le qui-vive.
T'es gentil quand moi là, moi pas là tout arrive !
Monsieur fait son fendant, il se laisse mener.
Il dit du mal de moi...

MOI

Çà, non !

TOI

Va donc crâner !
Mais assez — t'es mignon — de mines furieuses.
Embrasse... Et causons de choses plus sérieuses.

V

Tu m'as donne, non point à tort,
Mais certe avec juste raison,
Ce surnom d'Infernal, c'est fort
Bien : n'as-tu pas toujours raison ?

En effet, malgré la sincère,
Plus que sincère, entière amour
Que je te voue et tout entière,
Sincère que soit cette amour.

Mon caractère diabolique
Parfois ne sait pas abaisser
Un orgueil vraiment babélique
Qui, lui, ne veut pas s'abaisser.

Ah ! courbe-le, mon caractère,
Piétine-le donc sous le tien :
Mon cœur t'est là pour partenaire,
Mon âme est là pour ton soutien.

Mon cœur qui t'a donné ma vie,
Mon âme dont tu tiens les sceaux !
Pardon pour mes péchés d'envie,
De colère, et tous crimes sots.

D'ailleurs je les expie assez
Toutes ces mes infractions
Loin de toi, sauf en laps pressés,
Par de telles privations !

VI

Le lieu des adieux (pas éternels), — la saison
Dernière était au coin de la basse maison
Toute rouge — la tuile et la brique y fourmillent
(Vis-à-vis le gazon bordé de camomille)
Qui sert de local à des services divers.
Là l'heure ayant sonné de son timbre pervers,
Nous enjoignant de nous séparer tout de suite,
Hélas ! avant qu'hélas ! tu ne prennes la fuite,
Je t'embrassais si fort que toi tu ne pouvais
T'empêcher de rire aux éclats, et ne savais

Pour lors me refuser un baiser sur la bouche,
Un gros, frais, long baiser partagé, puis, farouche
Pour la forme — c'était presque en public, des yeux
Pouvaient nous voir, malins, ou, pis, officieux,
Des langues bavardes, et quel scandale ! et leste,
Cruellement, tu me quittais, instant céleste
Et diabolique, avec ces mots : « Je ne viens plus. »
Car, sachant bien que tu viendrais, irrésolus
Toutefois, mes désirs fous tantôt ivres d'ire
Et de larmes, tantôt pleins d'espoir à ton dire,
Se souvenant de la chère intonation
Et de la gentiment taquine intention,
Me balançaient dans une fausse inquiétude,
Jusqu'au lendemain, tendre amie au verbe rude.

VII

Aux tripes d'un chien pendu
Tu m'assimiles parfois,
M'engueulant de cette voix
Idoine à ce propos dû.

Tu me dis, robuste et grasse,
Assez souvent, qu'un beau jour
Ce sera si bien mon tour
Que le diable en crierait grâce !

Mon tour d'écoper, car tu
Ne te mouches pas du pied
Pour manier comme il sied
La gifle, et c'est ta vertu

De n'avoir pas peur d'un homme,
Fût-il fort comme un millier,
Et ton geste familier
Tu n'en es pas économe...

Ainsi nous nous disputons
(Tu me disputes du moins)
Prenant les dieux à témoins,
Sacrant, jurant, puis battons

En retraite l'un vers l'autre
Après tel combat fatal,
Distraction d'hôpital,
Bonne fille et bon apôtre.

En retraite, oui, nous battons
L'un vers l'autre et nous baisons
Sur la bouche et ces façons
Je les aime encor mieux que des coups de bâtons.

Décembre 1892.

VIII

Voilà bien le déjà quatrième jour de l'an
Que tu me vois ici : le premier c'était en ***.
Ah ! mon amour est vieux déjà de plus d'un lustre :
Et comme un qui s'accoude à même tel balustre
Et paresseusement resonge aux biens, aux maux,
Aux insignifiants événements, faits, mots,
Pensers, de cette part quelconque de sa vie,
Ainsi, moi, je souffre à nouveau colère, envie,
Trahison : je jouis après des jours, des jours
Et des jours et des jours et des bonnes amours

Et des espoirs remplis jadis, et de la vie
Enfin ! et malgré trahison, colère, envie !

Mais de tous ces *memoranda* le meilleur c'est
Toi, quand ta forme, aimée à l'infini, glissait
D'un pas léger malgré la majesté du buste
Vers moi tout rassuré dès lors par ta voix, juste
Au point pour ma langueur loin de toi, douce voix,
Divine voix dont les gaietés sont des pavois
Où trônent mes désirs triomphals en cette heure.

La voix s'envole, mais le souvenir demeure.

1er janvier 1893.

IX

Des méchants, ou, s'ils aiment mieux, des indiscrets
Sinon des envieux que je pardonnerais,
S'ils ne te faisaient pas, bon chéri, de la peine,
Tant leur manège est nul, tant leur malice est vaine,
Ont essayé, même s'efforcent d'essayer
A nouveau de nous désunir, d'entre-bâiller
La porte à la querelle, au soupçon qui gourmande.
A la colère à qui lors, l'ouvrir toute grande,
Et qui rugit avec un couteau dans la main.

Honnêtes Iagos, passez votre chemin.

Comme si ce n'était assez de mes misères,
Des ennuis de partout me griffant de leurs serres
En attendant de m'emporter je ne sais où,
Voici sortir je ne sais quels serpents d'un trou
Pour taquiner mes pieds clapotant dans leurs vases.
Heureusement, amie, ô toi, tu les écrases,
Femme bonne que le mépris arme et défend,
Femme bonne qui me défends comme un enfant,
Femme douce qui me souris, femme sublime,
O ma femme, qui recevras mon souffle ultime !

X

Ils ont rampé jusques ici,
Dans ces limbes où je soupire
Après toi lointaine, ô martyre !
Ils ont rampé jusques ici.

Guettant ta venue et l'instant
Propice pour, devant ma face,
T'insulter, limiers sur ta trace,
Guettant ta venue et l'instant.

T'insulter, or, c'est m'insulter
Au centuple, et certes pour ce
Ils auront lieu d'apprendre que
T'insulter, or, c'est m'insulter.

Viens, bien-aimée, et, va, vivons
En paix loin du monde imbécile :
« La vie est là, simple et tranquille »
Viens, bien-aimée et, va, vivons !

XI

O tu n'es pas une savante
Et je t'en félicite fort,
Et je t'en loue et je t'en vante,
Et qui me censure il a tort.

Car ta finesse toute nue
Sans vains mots et sans gestes faux,
Car ta ruse mieux qu'ingénue,
Car ta rouerie aux plans nouveaux,

Car jusqu'à ta « méchanceté, »
Comme ces bons pantes-là disent,
Nous défendent de leur bêtise...
Ta méchanceté ? ta bonté !

Car ces vertus d'entre les tiennes.
Me vont mieux, te vont mieux aussi.
Bien qu'on n'en chante pas l'antienne,
Que d'autres fleurant de moisi.

Ils disent encor, les gens,
Que tu n'es pas intelligente,
Eux, ce qu'ils sont intelligents,
C'en est une chose touchante.

Il parait que tu ne comprends
Pas les vers que je te soupire,
Soit ! et cette fois je me rends !
Tu les inspires. c'est bien pire.

XII

Oui, tu m'inspires, Muse et que non pas Musette !
Philomène et non pas Lisette, Philomène
Telle quelle, « nature », et parbleu ! très humaine
Et très divine aussi, très déesse, mazette !

Ma Philomène avec du bon sens dans sa tête
Et de la fantaisie au cœur, de la meilleure
Et du meilleur bon sens, celui qu'à la male heure
Sollicite le mien de bon sens de poète !

Ta fantaisie elle est immense, active, ardente,
Gaîté mêlée à de sombre mélancolie.
Quelle chaude gaîté quand ton chagrin s'oublie.
Ce chagrin qui pudiquement rêve en sa tente.

Quant à ta bonté, c'est ma vie et c'est mon être
Sans elle je languis dans ma fade ironie.
Par elle je retrouve, en une aube bénie,
Toutes naïvetés où le jour va renaître,

Le beau jour baptismal de mon adolescence !
Tu me rends la jeunesse et les belles folies,
O muse mienne, ô femme mienne, tu délies
Et ma langue et mon âme.

O plus, dis, plus d'absence !

XIII

O! l'absence! le moins clément de tous les maux
(*La Bonne Chanson.*)

J'ai dit jadis que l'absence
Est le plus cruel des maux,
On s'y berce avec des mots,
C'est l'horreur de l'impuissance

Sans la consolation
Du moins de quelque caresse,
On meurt sans qu'il y paraisse
On est mort, dis-je, et si on

Feint de respirer encore,
C'est bien machinalement.
O ce découragement
A voir se lever l'aurore.

Or, depuis que dans ces lieux
Je souffre, — dès toi venue, —
Par quelle force inconnue,
Allé-je infiniment mieux ?

C'est l'histoire de l'éphèbe
Mourant de la vierge au loin !
Qu'elle arrive et soit témoin,
Comme il nargue et fuit l'Érèbe !

Et tant que j'y resterai,
Accours en ce limbe blême :
Moi qui déjà t'aime et t'aime,
O que je t'adorerai !

XIV

C'est fait, littéralement je t'adore!
On adore Dieu, créateur géant.
Or ne m'as-tu pas, plus divine encore,
Tiré de toutes pièces du néant?

Dieu que je bénis puisqu'il est le Père
Du moins pour nous faire avait mieux que rien
Toi tu n'avais rien, mais rien pour me faire
Tel que me voici, ta chose et ton bien.

Rien, pas même du limon comme l'Autre.
Je m'étais éventé dans le Pédant
Plus que mort, pas né, brume qui se vautre
Aux fondrières d'un art décadent.

Fantôme perdu dans des fantaisies,
Fantasques, hélas ! moins encor que quoi
Que ce soit qui fût, vacantes, moisies.
Ah ! c'était du propre et du beau que moi !

Tu parus ! Je naquis sous ta prunelle,
Du sang me battit, de la chair me vint,
Par degrés rapides une éternelle
Amour m'investit qui vivait pour vingt.

Amour de latrie et d'idolâtrie
Où s'épura mon pauvre orgueil lettré,
Où la vérité rude, mais chérie
A force de bonté m'a retiré.

Du rêve égoïste et me fait le frère,
Non, le serf que tu daignes fraternel,
L'esclave de ta volonté sévère
A juste titre en son vœu maternel

Presque, puisque tu me diriges, guides.
Protèges encontre le monde, aussi
Contre moi-même, ô trop, que trop rapides
Délices ! Conjugal, ce vœu si tien ! Si

Que je peux dire, moi, que je t'adore.
Toi qui, comme le Créateur géant,
M'as, plus puissante et meilleure encore,
Tiré de toutes pièces du néant.

XV

Je blasphémais Dieu, c'est le Père et le Maître,
Tous deux venons de lui, c'est la source de l'Être
Et je ne t'aime autant que par sa volonté.
Jésus a sur la croix d'avance racheté
Mes péchés — et les tiens, car tu pèches, chérie,
Bien qu'à mes yeux qui te sont toute idolâtrie,
Tes fautes soient encor de justes actions ;
Mais mes yeux ne sont pas des yeux d'ange : prions
Donc qu'il nous soit donné dans la paix que procure
La conscience de bien faire, la foi pure

Et simple, de façon à vivre — saintement?
Hélas, non! mais, du moins, gentiment, bontément,
Afin que le prochain qui voit nos calmes joies
Et nos calmes chagrins et nos cœurs plus les proies
Comme autrefois, de ces torts affreux et cruels,
S'édifie, à défaut, nous laisse à nos réels
Soins d'être heureux seuls et nous imite... à distance.

Vive, oui, n'est-ce pas, vienne cette existence!

XVI

Hélas! je crains fort pour nous deux
Avec nos fichus caractères,
Des avalanches, des cratères
Mieux que fous, pis que hasardeux.

Un zeste de raison nous reste
Pour prévoir et, par conséquent,
Pour aimer et chercher le qu'en-
Dira-t-on, et : zut pour ce zeste!

Grasseye en gamin de Paris
Ce notre caprice moins bête
Encor que méchant quoique honnête,
Et qui fait tout de nos esprits.

Soit, plus de bride, à l'aventure,
Liberté, libertas, et, sans
Davantage ennuyer nos sens
De réserves contre nature,

Allons-y d'une noce en tout,
L'amour, l'ivresse et tous les vices
Amusants, et tous les sévices.
Rendons-nous-les dès mis en goût.

Tous les services aussi, folles
Caresses et coups bien tapés,
Défonçons tous les canapés.
Toutes les querelles frivoles

Et cruelles, payons-nous-les !
Bécotons-nous, puis tue, assomme !
Montre-toi femme, je suis homme.
Griffe, je cogne. O pleurs salés,

Cris, jurons ! et ô tendres plaintes.
Sueurs dives, salives bien !...
Or, mettant du tien et du mien,
L'un dans l'autre sans plus de craintes

D'en mal finir, lâche souci,
Bah, vivons tels quels, car le pire.
Pour moi du moins, serait de dire
Un jour : elle n'est plus ici !

Si l'on doit vivre mal ensemble,
Eh bien, vivons mal ensemble, ou
Mourons ensemble, car, seul, où,
Comment vivre sans toi ? J'en tremble.

Ainsi, sur mon lit d'hôpital
Je m'agite en propos stériles.
Là! mes rêves, dormez tranquilles,
Elle va venir, c'est fatal,

C'est écrit, c'est la Destinée! —
Et, comme elle est toute bonté,
La voici dans sa majesté
De reine mienne ramenée.

XVII

Un fiacre, demain, à huit heures
Du matin, nous emportera
Tous deux bien loin de ces demeures
Devers tous les etcœtera

De la vie enfin reconquise,
Bonheur, malheur, et toi toujours!
Car tu m'es la fête promise
Ou le saut aux abimes sourds.

Cette fois comme les dernières
Tu me jures bien d'en finir
Avec tes mœurs aventurières
Et de ne plus y revenir.

Est-ce encore de la faiblesse
Ou pressentiment de ma part ?
Il me semble que ta promesse
D'aujourd'hui d'un cœur loyal part.

Pourtant tes yeux noirs, ô ma brune,
De leur regard méchant et bon,
Mystérieux comme la lune,
Ne me disent ni oui, ni non.

Et le sourire qui te pare,
Parfois semble avoir hésité
Entre une malice barbare
Et la plus naïve gaieté.

Si tu savais ce que je souffre
Dans ce misérable suspens,
Me balançant des cieux au gouffre.
Du gouffre morne aux cieux flambants.

Des cieux flambants de toutes joies
Au gouffre plein d'ombre et de mal.
Tu pitoierais — et tu pitoies ? —
Ce pauvre vieux dit l'Infernal.

Qu'importe, allons ! ô toi le maître
Et la maîtresse. Il est demain,
L'heure a sonné, vite au Peut-être
Dont ton caprice est le chemin.

TABLE

		Pages.
Préface		1
I.	Je vis...	1
II.	Hélas ! tu.	3
III.	O tes manières	5
IV.	Bonjour	7
V.	Tu m'as donné	13
VI.	Le lieu des adieux	15
VII.	Aux tripes d'un chien pendu	17
VIII.	Voilà bien	21
IX.	Des méchants	23
X.	Ils ont rampé	25
XI.	O tu n'es pas une savante	27
XII.	Oui tu m'inspires	29
XIII.	J'ai dit jadis	31
XIV.	C'est fait littéralement	33
XV.	Je blasphémais	37
XVI.	Hélas ! je crains fort	39
XVII.	Un fiacre.	43

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.

JEAN MORÉAS

LES SYRTES, nouvelle édition. 3 50
LES CANTILÈNES. 3 50
LE PÈLERIN PASSIONNÉ. 3 50
AUTANT EN EMPORTE LE VENT. . . . . 3 »

J. K. HUYSMANS

CROQUIS PARISIENS, eucologe avec portrait . . . . . 6 »

STÉPHANE MALLARMÉ

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE, plaquette illustrée par Manet, tirée sur Japon . . . . . 5 »
LES POÈMES D'EDGARD POE, avec illustrations de Manet, bel in-8° de luxe . . . . . 10 »
LE TEN O'CLOCK DE WHISTLER, conférence. . . . . 2 »

ARTHUR RIMBAUD

LES ILLUMINATIONS. — LA SAISON EN ENFER. 3 50
POÉSIES COMPLÈTES (en préparation). 3 50

TRISTAN CORBIÈRE

AMOURS JAUNES. 3 50
(Exemplaires sur jonquille). . . . . 7 »

HENRI DE RÉGNIER

ÉPISODES, Sites et sonnets 3 50

VIÉLÉ-GRIFFIN

LES CYGNES 3 50
JOIES 3 50
CHEVAUCHEE D'YELDIS 3 50

STUART-MERRILL

LES FASTES. . . . . 3 »

LAURENT TAILHADE

VITRAUX. . . . . 3 »

MAURICE DU PLESSYS

PREMIER LIVRE PASTORAL 3 50

ADOLPHE RETTÉ

UNE BELLE DAME PASSA 3 50
CLOCHES EN LA NUIT 3 50

CHARLES VIGNIER

CENTON. . . . . 3 »

ERNEST RAYNAUD

LE SIGNE . . . . . 1 »
LES CHAIRS PROFANES. 1

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

PAUL VERLAINE

INVECTIVES

PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1896
Tous droits réservés.

INVECTIVES

DE CE LIVRE IL A ÉTÉ TIRÉ

Soixante et onze exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Avec pièce autographe de l'Auteur, à 10 *francs.*

PAUL VERLAINE

INVECTIVES

PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1896
Tous droits réservés.

I

PROLOGUE

Je suis en train de commencer
Un bouquin dont, affre muette !
Le titre duquel je m'enquête
M'inquiète, au point de laisser

Aller là mon esprit, sans trêve,
A droite, à gauche et nonobstant
Mon cœur si faible et ta fille, Eve,
Et, ô Seigneur, mon frère Adam !

Mais je m'égare en des pensées
Qui, ci, ne sont pas de saison,
Puisque mes rancunes, passées ?
Non ! n'auraient aucune raison

D'être, si la vie importune
N'était là pour vous dire : « Assez. »
Or vous allez voir si quelqu'une
Ou quelqu'un pourrait me lasser
Dans le pardon ou la rancune !

II

POST-SCRIPTUM AU PROLOGUE

Mais, avant que d'entamer
Ce livre où mon fiel s'amuse,
Je récuse comme Muse
Celle qui ne sut m'aimer,

Celle à qui mon nom sut plaire,
Quand j'avais un sou vaillant,
Et qui me lâcha m'ayant
Ruiné, non en colère,

Non pour tel ou tel grief,
Sans nul doute, un peu plausible,
Mais de sang-froid, plus horrible
Que tel criminel grief,

Mais plus lâche que nature
Contre un homme à terre par
Le fait d'elle seule, car,
Car... ô l'immonde aventure !

Je me tairai par grandeur
Et mon fiel fier qui s'amuse
Récuse à titre de Muse
Cette épouse sans pudeur.

III

L'ART POÉTIQUE AD HOC

Je fais ces vers comme l'on marche devant soi
— Sans musser, sans flâner, sans se distraire aux choses
De la route, ombres ou soleils, chardons ou roses —
Vers un but bien précis, sachant au mieux pourquoi !

J'adore, autrement, certain vague, non à l'âme,
Bone Deus ! mais dans les mots, et je l'ai dit —
Et je ne suis pas ennemi d'un tout petit
Brin de fleurette autour du style ou de la femme.

Pourtant, — et c'est ici le cas — j'ai mes instants
Pratiques, sérieux si préférez, où l'ire,
Juste au fond, dans le fond injuste en tel cas pire,
Sort de moi pour un grand festin à belles dents.

Ce festin, je ferai des milliards de lieues
Pour me l'offrir et le manger avec les doigts,
Goulûment, salement, sans grand goût ni grand choix.
Et j'inaugure aujourd'hui ce ruban de queues,

A l'effet de me payer goujat et docteur,
Niais ou vaurien, pute ou prude, ample provende ;
Sang qui soûle, vraiment appétissante viande...
— Surtout n'excusez pas les fautes de l'auteur !

IV

LITTÉRATURE

Bons camarades de la Presse
Comme aussi de la Poésie,
Fleurs de muflisme et de bassesse,
Elite par quel Dieu choisie,
Par quel Dieu de toute bassesse ?

Confrères mal frères de moi
Qui m'enterriez presque jadis
Sous tout ce silence — pourquoi ? —
Depuis l'affreux soixante-dix.
Confrères mal frères de moi.

Pourquoi ce silence mal frère
Depuis de si longues années,

Et tout à coup comme en colère
Ces clameurs, comme étonnées,
Pourquoi ce changement mal frère ?

Ah, si l'on pouvait m'étouffer
Sous cette pile de journaux
Où mon nom qu'on feint de trouver
Comme on rencontre des cerneaux
Se gonfle à le faire crever !

C'est ce qu'on appelle la Gloire
— Avec le droit à la famine,
A la grande Misère noire
Et presque jusqu'à la vermine —
C'est ce qu'on appelle la Gloire !

V

METZ

Je déteste l'artisterie
Qui se moque de la Patrie
Et du grand vieux nom de Français,
Et j'abomine l'Anarchie
Voulant, front vide et main rougie,
Tous peuples frères — et l'orgie !
Sans autre forme de procès.

Tous peuples frères ! Autant dire
Plus de France, même martyre,
Plus de souvenirs, même amers !
Plus de la raison souveraine,
Plus de la foi sûre et sereine,
Plus d'Alsace et plus de Lorraine...
Autant fouetter le flot des mers.

Autant dire au lion d'Afrique :
Rampe et sois souple sous la trique.
Autant dire à l'aigle des cieux :
Fais ton aire dans le bocage
En attendant la bonne cage
Et l'esclavage et son bagage.
Autant braver l'ire des dieux !

Et quant à l'Art, c'est une offense
A lui faire dès à l'avance
Que de le soupçonner ingrat
Envers la terre maternelle,
Et sa mission éternelle
D'enlever au vent de son aile
Tout ennui qui nous encombrât.

Il nous console et civilise,
Il s'ouvre grand comme une église
A tous les faits de la Cité.
Sa voix haute et douce et terrible
Nous éveille du songe horrible.
Il passe les esprits au crible
Et c'est la vraie égalité.

O Metz, mon berceau fatidique,
Metz, violée et plus pudique
Et plus pucelle que jamais !
O ville où riait mon enfance,
O citadelle sans défense
Qu'un chef que la honte devance,
O mère auguste que j'aimais.

Du moins quelles nobles batailles,
Quel sang pur pour les funérailles
Non de ton honneur, Dieu merci !
Mais de ta vieille indépendance,
Que de généreuse imprudence,
A ta chute quel deuil intense,
O Metz, dans ce pays transi !

Or donc, il serait des poètes
Méconnaissant ces sombres fêtes
Au point d'en rire et d'en railler !
Il serait des amis sincères
Du peuple accablé de misères
Qui devant ces ruines fières
Lui conseilleraient d'oublier !

Metz aux campagnes magnifiques,
Rivière aux ondes prolifiques,
Coteaux boisés, vignes de feu,
Cathédrale toute en volute,
Où le vent chante sur la flûte,
Et qui lui répond par la Mute,
Cette grosse voix du bon Dieu !

Metz, depuis l'instant exécrable
Où ce Borusse misérable
Sur toi planta son drapeau noir
Et blanc et que sinistre ? telle
Une épouvantable hirondelle,
Du moins, ah tu restes fidèle
A notre amour, à notre espoir !

Patiente encor, bonne ville :
On pense à toi. Reste tranquille.
On pense à toi, rien ne se perd
Ici des hauts pensers de gloire
Et des revanches de l'histoire
Et des sautes de la victoire.
Médite à l'ombre de Fabert.

Patiente, ma belle ville :
Nous serons mille contre mille,
Non plus un contre cent, bientôt !
A l'ombre, où maint éclair se croise,
De Ney, dès lors âpre et narquoise,
Forçant la porte Serpenoise,
Nous ne dirons plus : ils sont trop !

Nous chasserons l'atroce engeance
Et ce sera notre vengeance
De voir jusqu'aux petits enfants
Dont ils voulaient — bêtise infâme ! —
Nous prendre la chair avec l'âme,
Sourire alors que l'on acclame
Nos drapeaux enfin triomphants !

O temps prochains, ô jours que compte
Eperdument dans cette honte
Où se révoltent nos fiertés,
Heures que suppute le culte
Qu'on te voue, ô ma Metz qu'insulte
Ce lourd soldat, pédant inculte,
Temps, jours, heures, sonnez, tintez !

Mute, joins à la générale
Ton tocsin, rumeur sépulcrale,
Prophétise à ces lourds bandits
Leur déroute absolue, entière
Bien au delà de la frontière,
Que suivra la volée altière
Des *Te Deum* enfin redits !

Paris, 17 septembre 1892.

VI

PORTRAIT ACADÉMIQUE

Fleur de cuistrerie et de méchanceté
Au parfum de lucre et de servilité,
Et poussée en plein terrain d'hypocrisie.

Cet individu fait de la poésie
(Qu'il émet d'ailleurs sous un faux nom « pompeux »
Comme dit Molière à propos d'un fossé bourbeux[1].)

---

[1] Je sais un paysan qu'on appelait Gros Pierre
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
Et de Monsieur *de L'Isle* en prit le nom pompeux.

(*École des femmes.*)

Sous l'Empire il émargea tout comme un autre,
Mais en catimini, car le bon apôtre
Se donnait des airs de farouche républicain :

Depuis il a retourné son casaquin
Et le voici plus et moins qu'opportuniste.

Mais de ses hauts faits j'arrête ici la liste
Dont Vadius et Trissotin seraient jaloux.

Pour conclure, un chien couchant aux airs de loups.

VII

A ÉDOUARD ROD

Comme on baise une femme sur les cheveux,
Sur les yeux, le cou, les seins, et tout partout,
A rebrousse-poil, bien entendu ! je veux
Caresser ce Suisse et ce sot, de bout à bout.

C'est un écrivain comme l'on l'est en Suisse,
C'est un professeur ainsi qu'on est un pion,
Il est très élégant, telle une saucisse,
Il est obstiné, pareil à tel... scorpion.

Il est un monsieur qu'autre part on admire,
Il est psychologue : aussi Georges Ohnet.
Et tant de sottise est sienne qui s'expire,
Que l'on se souvient mal de ce que l'on en connaît !

Ce Rod, qui n'est pas le fils du vieil Hérode,
Pourquoi donc ? je n'en sais absolument rien,
M'a traité, lui, débutant dès son exode,
De bon écrivain, mais d'horrible vaurien...

Or je reconnais peu le droit à ce cuistre
D'apprécier ainsi mon pire et mon mieux,
Et qu'il se taise, car un destin sinistre
Est dû pour son style sentant le vieux.
Et zut à la fin (et mieux) pour ses morales
Qui ne sont qu'un tas blafard d'hypocrisies !
En toute liberté, même aux immorales
Liberté, libertas aux poésies !

VIII

ECCE ITERUM CRISPINUS

Rod, ce maître des élégances,
Genevois fringant et flûté
Au prix, flagrances et fragrances,
De qui Brummel est un raté.

Rod qu'on surnomme Alcibiade
De Berne à Lucerne et d'Uri
Jusqu'en Bâle, Rod un peu fade,
Ce Rod ineffable a souri,

Paraît-il, de ma mine affreuse-
Ment peuple et sans nul galbe exquis
Comme aussi de la malheureuse
Absence en moi du ton marquis,

Du verbe Watteau (sauf en rimes),
Du je-ne-sais-quoi polisson
De bonne compagnie, escrimes
De mots, enfin de cet air..., son

Air à lui, Rod qui si bien mèle
La science à l'urbanité
Et ne trouve pas de rebelle
Aux champs non plus qu'en la cité...

O maître tu me vois confondre
Par ton verdict, en quel émoi !
Et je ne puis que te répondre :

— « Je suis un honnête homme, moi ! »

IX

LA BALLADE DE L'ÉCOLE ROMANE

En ce siècle qui prend la fuite
Nous possédions, déjà, très las
Mais o bstinés dans la poursuite
D'un mieux toujours pas bien, hélas !
Dès escholiers pour le soulas
De cette folle monomane,
Notre littérature en bloc ;
Mais tout cela c'était en toc :
Salut à l'école romane !

A bas Baju ! Qu'il meur' bien vite
Sous les coups d'un vaillant Maurras,
D'un Lynan, brillant néophyte,
D'un Raynaud, tout zèle au pourchas

De la gloire de Moréas,
Que l'apocope se pavane
Comm' drapeau fier dans le fier choc
Sur les rangs fermes comme roc
De la grande école romane !

A bas le symbolisme, mythe
Et termite, et encore à bas
Ce décadisme parasite
Dont tels rimeurs ne voudraient pas !
A bas tous faiseurs d'embarras !
Amis, partons en caravane,
Combattons de taille et d'estoc
Que le sang coule comm' d'un broc
Pour la sainte école romane !

ENVOI

Prince au prix de qui tout n'est qu'âne
Laissez s'époumonner, tels phoqu's,
Tous ces faquins, tous ces loufoqu's
Et vive l'école romane !

X

JEAN-RENÉ

Moréas et Ghil,
Ghil et Moréas,
Qui va vaincre ? hélas !

Est-ce au plus agile
Qu'écherra la palme,
Ou bien au plus calme ?

Hélas ! dites, quel
Le victorieux
Du jour glorieux ?

Hélas ! car c'est qu'elles
Sont si juste égales
Leurs nobles fringales

De gloire et de los,
Et leurs vertigos,
Guerriers tant égaux

Qu'il entre en ma glose
De pleurer d'avance
Attaque et défense.

J'en ai comme un sourd
De pressentiment
Ç'ira tristement !

Sous la hache lourde
Chacun des héros
Mordre les carreaux...

Gentes damoiselles
Les oindront de bâmes,
Prieront pour leurs âmes,

Et plus tard pucelles
Diront leurs hauts faits
En des vers mauvais.

XI

CONSEILS

Ghil est un imbécile. Moréas
N'en est foutre pas un lui, mais, hélas !
Il tourne ainsi que ce Ghil « chef d'école ».
Et cela fait que de lui l'on rigole.

Chef d'école au lieu d'être tout de go
Poète vrai comme le père Hugo,
Comme Musset et comme Baudelaire,
Chef d'école au lieu d'aimer et de plaire.
Toujours parler et ne jamais chanter,
Grammairien sans cesse à disserter
En place d'un esprit, d'un cœur, d'une âme !
La glace du pédant, non plus la flamme

Libre et joyeuse et folle par des fois
D'un pur génie, ensemble glaive et voix !
Ghil ? Un comble, un comble et cela complète
Son cas, mais Moréas est un poète !

Bon Jean, quitte l'un peu trop rococo
Geste de scander ton cocorico.
Bon coq, chante clair et baise ta poule.
Ghil est un crétin, toi, ne sois maboule
Et puisque « Galathée a tout ton cœur »,
Dis-le sans plus que seul, libre et vainqueur !

XII

POUR MORÉAS

Moréas dit que je suis sans talent,
Et F. A. Cazals que tant on renomme
Dans les endroits où l'on se fait grand homme
Chante ce fait qui me semble étoilant.

Peut-être serais-je trop insolent
En demandant, pour leur plaire enfin, comme
Il faut s'y prendre, à moins d'être un Prudhomme
Bien mis, correct, et bête, et s'en gonflant,

Je ne m'en gonfle pas, je m'en gondole,
Et je m'en vais au vent fou qui m'envole,
Vent fou moi-même et cœur si fou

Dont il ne faut pourtant pas qu'on rigole,
Mais si fier, en dépit de quelque pou
Qui s'en arrange — et, lors, je m'en console.

XIII

L'ÉTERNEL SOT

L'éternel sot qui fut jadis Fréron
Et maintenant se nomme Brunetière
Mériterait une ode tout entière
Pour l'exécration du fanfaron !

Du fanfaron de bêtise au ronron
Affreux de chat pire que de gouttière,
Mais non, un dur sonnet en étrivière
Suffit pour châtier tel lourd baron

Du snobisme actuel comme de l'autre
Et le voici pour l'autre et pour le nôtre
Et pour le nôtre, hélas ! surtout.

Car il n'est pire pédant pour déplaire
Que celui qui, méprisable à tout bout
De champ, nous insultait en Baudelaire.

Mai 1893.

XIV

ARCADES AMBO

H. Fouquier, sans nulle orthographe,
Ne me trouve pas vertueux
Suivant la guise de ses vœux,
Et signe ce de son paraphe.

H. Fouquier, sans nulle vergogne,
Estime trop insuffisant
Mon style ancien et le présent,
Et rien n'est égal à sa rogne.

H. Fouquier auquel E. Feydeau
Légua sa veuve avec des rentes
Trouve « plutôt indifférentes »,
(*Anglicè*) très loin du vrai beau

Et de la règle et de la norme
Les choses qu'il croit que j'écris
Pour lui plaire (!) et jette des cris
D'une dimension énorme,

Si j'ose ainsi parler. Ce gas
Brandit la hache de son H
Sur moi povre et d'un pas de vache
Espagnole écrase mon cas...

M*** ! Du moins qui suis, le sais
Sinon que vaux ! Moules et crabes,
Lui, c'est un cuistre en trois syllabes,
En trois syllabes c'est un... Sais.

XV

A MONSIEUR LE DOCTEUR GRANDM***

INTERNE DES HÔPITAUX

Tu fus inhumain
De sorte cruelle.
Tu fus inhumain
De façon mortelle.
Tu fus inhumain
Sans rien de romain.

Tu n'as d'un romain...
De la décadence,
Tu n'as d'un romain
Que ta grosse panse.

Tu n'as de romain
Que d'être inhumain.

Tu fus dur et sec
Comme un coup de trique.
Tu fus dur et sec
Comme une bourrique
Qui ruerait avec
Un rein dur et sec.

Le pauvre à ta voix
Tremblait comme feuille.
Le pauvre — à ta voix ! —
Qu'épuise et qu'endeuille
La faim, à la fois,
La soif — et ces froids !

Et maudit sois-tu
Selon tes mérites,
Donc maudit sois-tu,
Vil bourreau dodu,
Oui, maudit sois-tu
Suivant ta vertu !

XVI

DÉTESTANT TOUT CE QUI SENT...

Si jamais quelques noms s'embrouillent sur ma lyre
Ce ne sera jamais que Grivel et Grévil.

Détestant tout ce qui sent la littérature,
Je chasse de ce livre uniquement privé
Tout ce qui touche à l'horrible littérature.

Pourtant un mot, un simple mot, et puis c'est tout,
Sur un faquin qui s'est permis des facéties
A mon endroit. — Un simple mot et puis c'est tout.

J'étais à l'hôpital, lequel ? Vraiment le sais-je,
Etant si coutumier et du fait et du lieu !
J'étais à l'hôpital. Dire lequel ? Qu'en sais-je ?

Or pendant ce temps-là de miens cuisants ennuis,
De douleur non pareille et de quantes souffrances,
Et pendant ce temps-là de miens cuisants ennuis,

De remèdes amers, d'opérations dures,
D'odeurs mauvaises, de misères et de tout!
O remèdes amers, opérations dures!

Ce monsieur crut plaisant de me couper en deux!
Le poète, très chic, l'homme, une sale bête.
Voyez-vous ce monsieur qui me coupait en deux?

Rentre, imbécile, ton « estime » pour mes livres.
Mais ton mépris pour moi m'indiffère, étant vil.
Garde, imbécile, ton « estime » pour mes livres,

Dernier des reporters, et premier des Graivil.

XVII

LES MUSES ET LE POÈTE

Mæcenas, atavis edite regibus, etc.
Q. H. F.

LE POÈTE

Muses de Gaillard et Ritt,
Chantons vite les mérites
Des Mécènes de la Seine :

Disons vite que J. R***
N'est la moitié d'un escroc
Mais le comble de l'obscène.

Proclamez très haut qu'Albert
S*** que l'on révère
Emmi plus d'un tribunal

Est le parangon bien net
De l'Editeur déshonnête
Et du puffisme infernal...

Ne laissez croire à quiconque
Que Deschamps prénommé donc
Léon comme Léon Bloy

Soit le Bienfaiteur qu'il pré-
Tend être par mont et pré,
En ville comme au « Village ».

Ni le Souscripteur sublime
Qu'il se trompettait *olim*
En faveur de pauvre moi.

Mais le temps est précieux,
Laissons ces malgracieuses
Figurines de notre âge.

Paulo, modernistes Muses
Majora, hein ? *canamus*.
Si nous causions politique ?

Le chœur des actuelles Piérides.

— Oui, car c'était là le *hic*.

XVIII

A UN MAGISTRAT DE BOUE

SOUVENIR DE L'ANNÉE 1885

Fous le camp, quitte vite et plutôt que cela
Nos honnêtes Ardennes
Pour ton Auvergne honnête d'où déambula
Ta flemme aux lentes veines.

Paresseux ! quitte ce Parquet pour encirer
De sorte littérale
D'autres au pied de la lettre au lieu de t'ancrer,
Cariatide sale,

Dans ce prétoire où tu réclames l'innocent
Pour le bagne et la geôle,
Où tu pérores avec ton affreux accent
Pire encore que drôle,

Mauvais robin qui n'as, du moins on me l'a dit,
Pour toi que ta fortune,
Qui sans elle n'eusses, triste gagne-petit,
Gagné la moindre thune,

Tu m'as insulté, toi ! du haut de ton tréteau,
Grossier, trivial, rustre !
Tu m'as insulté, moi ! l'homme épris du seul beau,
Moi, qu'on veut croire illustre.

Tu parles de mes mœurs, espèce de bavard,
D'ailleurs sans éloquence,
Mais l'injure quand d'un tel faquin elle part
S'appelle... conséquence.

La conséquence est que, d'abord tu n'es qu'un sot
Qui pouvait vivre bête,
Sans plus, — tandis que, grâce à ce honteux assaut
Vers un pauvre poète,

Un poète naïf qui n'avait d'autre tort
Que d'être ce poète,
As mérité de lui, paresseux qui t'endors
Poncif, laid, dans ta *boète*,

(Comme tu prononces, double et triple auverpin)
Que les siècles à suivre
Compissent, et pis ! ton nom, Grivel (prends un bain)
Grâce à ce petit livre.

XIX

AUTRE MAGISTRAT

Je veux pour proclamer dignement ses louanges,
M'aider du sistre d'or ainsi que font les anges
Célébrant le Seigneur,
Et, poète sans frein, plein d'un noble délire
Chanter, m'accompagnant aux cordes de la lyre,
Une ode en son honneur.

Car il est grand, malgré son nom. Vastes contrastes :
Grand, Petit. Et je veux choisir entre ses fastes
Un haut fait de renom...
C'était voilà longtemps, environ quatre lustres,
Deux voyageurs alors, ni l'un ni l'autre illustres,
Riches, je crois que non,

S'arrêtèrent dans un buffet dans une gare
Et ma foi, las et souls de toute la bagarre
D'un train à bon marché,
Burent sans trop compter, marcs, rhums, bitters, absinthes,
Et dame ! leur langage en paroles peu saintes
S'était, las ! épanché,

Quand des gendarmes, représentant la morale,
Empoignèrent les imprudents, et, sépulcrale
Leur voix hurla : « Allaiz ! »
Ils allèrent jusqu'au superbe hôtel de ville,
De la ville (beffroi superbe et de quel style !)
Qui servait de palais.

Il siégeait dans un cabinet d'acajou sombre
Au milieu de cartons et de dossiers sans nombre.
Le spectacle imposant !
En favoris de coupe un peu Louis-Philippe —
Et faux toupet avec, magistrale, une lippe
Idoine au cas présent.

« Vos noms, professions, et cœtera. » Les autres
De répondre conformément, en bons apôtres
D'ailleurs sûrs de leur fait.

L'interrogat fini : « Bien, dit-Il, qu'on reparte
Pour Paris. » Alors, sans par trop perdre la carte
Et pendant qu'Il se tait :

L'un : « Mais qu'avons-nous fait pour qu'ainsi l'on nous traite
En vagabonds ? » LUI : « Silence ! Quelle défaite !
Or vous avez émis
Des choses qu'on ne peut ouïr dans notre ville
Presque sacrée à force d'être si tranquille.
Puis, VOUS ÊTES MAL MIS ! »

XX

COMPLIMENT A UN AUTRE MAGISTRAT

EN ARRAS

Ceci vaut le classique hexamètre. Ecoutez
Religieusement, car ce sont vérités,
Ma parole sacrée, ou le diable m'emporte !

Il s'agissait de mettre un couvent à la porte
En vertu de décrets signés Jules Grévy.
Et ce fut un scandale énorme tôt suivi
D'un bien plus grand encor quand, pour le mémorable
Assaut, la garnison pourtant considérable :
Génie et train et ligne encor se renforçait
De l'importante ville forte que l'on sait,

De police rurale et de gendarmerie,
— Plus, *ultima ratio*, de l'artillerie.

Mais reprenons.
Aux fins de sommer « l'ennemi »
Composé de quatre vieillards, d'une demi-
Douzaine d'ordinands et du portier, l'usage
Veut que cela soit fait — l'usage est-il très sage ? —
En pareil cas, par le Procureur du ressort.
Or, dans l'espèce, le Procureur fit le mort.
On cherche, on fouille, l'on trifouille, l'on déterre.
Pas plus de Procureur que sur la main. Mystère !
Mystère ? Non ! susurre-t-on dans les salons ;
Non, clame-t-on dans les cafés.
— « Eh mais, allons,
Le Petit la connaît, le Petit n'est pas bête. »

Ce pendant la Loi triomphait. Dieu ! quelle fête
Pour la démocrassie et pour la liberrté !
Solidaires dans l'indivisibilité.
On enfonça la porte à coups de hache et d'autres
Engins d'effraction, sous l'œil en patenôtres
D'un monsieur laid titré commissaire central
Ceint d'un large torchon tricolore ventral,

Comme eût dit René Ghil pour termer une écharpe,
Et les soldats honteux de cet exploit d'escarpe,
L'arme au pied, attendaient le signal de tirer,
De charger, de pointer, mais on put espérer
Bientôt qu'on n'aurait point besoin de ces extrêmes
Expédients, car bientôt s'en sortirent, blêmes
Mais fermes, leurs paquets à la main, les vaincus
Avec, au col, la main chacun de deux Argus.
(Lisez : « policiers », mais les besoins de la rime !

Or pendant que l'on punissait ainsi le crime
D'être chez soi, priant, aumônieux et doux,
Monsieur le Procureur, aux champs, soignait la toux
Qui l'avait justement pris la veille des choses
(Des oncles, bons chrétiens, s'étaient montrés moroses
Devant le « devoir » incombant à leur neveu
Qui, Ciel nouveau, luttant entre le monde et Dieu,
Entre la révocation et l'héritage)
Prit ce biais d'être malade.
Après l'orage
Il revint dans sa bonne ville, très guéri
Et très bientôt, grâce à du zèle dru, nourri,
— Tel le feu d'une armée au cœur d'une bataille —
Se vit promu, malgré les rires, — faut qu'on raille !

— Président, s'il vous plaît, du Tribunal civil
De la ville, et taxé par les uns d'être vil
Par les autres d'être un malin... C'est bien la vie !

Magistrature que l'Europe nous envie !

14 novembre 1891.

XXI

SONNET POUR LARMOYER

Juge de paix mieux qu'insolent
Et magistralement injuste,
Qui vas massif, ventre ballant,
Jambes cagneuses — et ce buste !

Je veux dire ton maltalent,
Ta manière rustique et fruste
D'être pédant... et somnolent,
Et sot, que de façon robuste !

Je n'ai pas oublié, non, non !
(Ce compliment de sorte neuve
Que je te rime en est la preuve.)

Je n'ai pas oublié ton nom,
Tes rengaines ni ta bedaine,
Ni ta dégaine — ni ma haine !

XXII

A CAIN M...

« Je ne parlerai plus à Verlaine que pour les derniers sacrements. »

(C. M.)

Ce nouveau père de l'Eglise
(Sous bénéfice d'inventaire)
M'engueule et m'enjoint de me taire,
Car mon œuvre le scandalise,

Montrant ma plaie en même temps
Qu'un peu de ma faible santé,
Vu que l'homme est double et doté
D'une âme — et de sens ægrotants.

Il me maudit de belle sorte
Et pour flétrir d'un blâme insigne
Mes livres et leur plan indigne
Non, il n'y va pas de main morte.

« *Medice, cura te ipsum,*
Donne-moi l'exemple, ami cher,
Répondrait sans trop rien d'amer,
Ma jugeotte au farouche Dom.

« La charité te le commande
Non moins d'ailleurs que la logique.
Prêche d'exemple, homme emphatique,
Dont le pathos en l'air se bande.

« Cesse de boire trop, de trop
Aimer la femme et d'être au fond
Le pire des cuistres qui font
Traiter tel chrétien de salop. »

Broussais, septembre 1893.

XXIII

ANECDOTE

Le poète, mourant de faim
Suivant l'immuable légende,
S'en alla frapper à la fin
Chez un éditeur de sa bande.

— Sa bande, car ce sont bandits
Que tels éditeurs et poètes —
A l'effet d'un maravédis
Ou deux, pour rompre ses diètes.

L'éditeur qui venait de ne
Vendre... qu'une édition toute.
Bref, répondit : « Mon vieux, vous me
Volez comme sur la grand'route. »

Le poète, toujours serein
Et toujours serin, lui réplique :
Des voleurs comme moi, je crain
Qu'il n'en soit pas assez pour le bien de la République.

25 février 1895.

XXIV

HOU! HOU!

Swells de Brussels et gratin de la Campine,
Malins de Malines, élégants de Gand,
A Linos, Orpheus et leur race divine
Jetez le caleçon, relevez leur gant.
Belges que vous êtes,
Chantez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

Mais, las ! j'oublie, et vous êtes pittoresque
En même temps qu'esthétique et musical.
Pour la couleur aucun ne vous vaut que presque
Et votre Rubens marche mal votre égal.

Belges que vous êtes,
Peignez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

L'esprit vous étouffe et les bords de la Senne
N'ont que ceux de la Sprée en çà pour rivaux
Et, de par Léopold, KONING DER BELGEN,
Vos mots vont bien au niveau de vos travaux.
Belges que vous êtes,
Causez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

Enfin c'est vrai que vous sonnez la diane
Et nous aller « annexer » ainsi que dû.
Heureusement, comme l'on dit, que la douane
Est là pour une fois, bons messieurs, sais-tu ?
Belges que vous êtes,
Venez, mes amours,
De vos grands poètes
L'on rira toujours.

XXV

A L'ADRESSE DE D'AUCUNS

Rompons ! Ce que j'ai dit, je ne le reprends pas.
Puisque je le pensai, c'est donc que c'était vrai.
Je le garderai jusqu'au jour où je mourrai
Total, intégral, pur, en dépit des combats.

De la rancœur très haute et de l'orgueil très bas,
Mais comme un fier métal qui sort du minerai
De vos nuages à la fin je surgirai,
Je surgis, amitiés d'ennuis et de débats.

O pour l'affection toute simple et si douce
Où l'âme se blottit comme en un nid de mousse.
Et fi donc de la sale « âme parisienne ».

Vive l'esprit français, d'Artois jusqu'en Gascogne,
De la Champagne et de l'Argonne à la Bourgogne,
Et vive un cœur, morbleu ! dont un cœur se souvienne !

XXVI

UN ÉDITEUR

Quelqu'un a-t-il connu Monsieur S***,
Quelqu'un ici ?
C'est un gros laid d'assez fadasse mine
Et bête aussi...

Sa spécialité, c'est le scandale
Pour de l'argent.
C'est le pamphlet, chose en général sale.
(Suis-je indulgent !

J'aurais dû mettre et signer : odieuse,
Digne du pal
Ou du moins d'une mort plus rigoureuse,
C'est tout le mal

Que je souhaite à cette gent impie.)
Quant à Monsieur
S***, ce serait faire œuvre pie
Et trop d'honneur

A ce brigand de la littérature
Qui vendrait Dieu
Trente deniers, ou mieux, pour telle ordure
De son milieu

De le passer au feu comme un Juif pire
Que ceux qu'il a
Vitupérés ou du moins laissé dire
Ces choses-là.

Je n'aime pas énormément la race
De feu Judas...
Pourtant elle vaut encor mieux que la crasse
De tout ce tas !

XXVII

BALLADE EN FAVEUR

DE

LÉON VANIER ET Cie

Ce que j'aime, Dieu seul le sait.
Autant que le diable l'ignore...
J'aime d'abord ce qui me fait
Plaisir, — puis ce qui presque encore
(Telles, pilules que l'on dore)
Me fait mal, peine, doute ou peur.
Mais, mes amis, ce que j'adore
Surtout, ce sont mes éditeurs.

J'aime la femme, — un fait, ce l'est
Indubitable, — comm' j'abhorre

(Avec apocope) le laid!
J'aime l'absinthe bicolore :
Verte et blanche, autant que j'honore
De loin l'eau pure et ses horreurs.
Mais ce qui vaut un « Ah! » sonore
Surtout, ce sont mes éditeurs.

Ils sont charmants, doux comme lait,
Luisants comme louis qui se dore
(Avec apocope) et qui plaît
A tout le monde. Un los s'essore
Et l'envieux que l'envi' fore
(Avec apocop') — ses fureurs! —
(Avec *idem*) crèv' comm' pécore ;
Mais, au fond, viv'nt mes éditeurs!

ENVOI

Du Kohinnor et de Lahore
Princes trop grands, mais peu donneurs,
C'est vers vous que je m'édulcore,
Mes chers, mes tendres éditeurs.

XXVIII

BUSTE POUR MAIRIES

Marianne est très vieille et court sur ses cent ans
Et comme dans sa fleur ce fut une gaillarde,
Buvant, aimant, moulue aux nuits de corps de garde,
La voici radoteuse, au poil rare, et sans dents.

La bonne fille, après ce siècle d'accidents,
A déchu dans l'horreur d'une immonde vieillarde
Qui veut qu'on la reluque et non qu'on la regarde,
Lasse, hélas! d'hommes, mais prête comme au bon temps.

Juvénal y perdrait son latin, Saint-Lazare
Son appareil sans pair et son personnel rare,
A guérir l'hystérique égorgeuse des Rois.

Elle a tout, rogne, teigne... et le reste, et la gale !
Qu'on la pende pour voir un peu dinguer en croix
Sa vie horizontale et sa mort verticale !

1881.

XXIX

STATUE POUR TOMBEAU

La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or,
Toujours l'or, et la viande, et les vins, et la viande,
Et l'or pour les vins fins et la viande, on demande
Un trou sans fond pour l'or toujours et l'or encor ! »

La Panse dit : « A moi la chute du trésor !
La viande, et les vins fins, et l'or, toute provende,
A moi ! Dégringolez dans l'outre toute grande
Ouverte du seigneur Nabuchodonosor ! »

L'œil est de pur cristal dans les suifs de la face :
Il brille, net et franc, près du vrai, rouge et faux,
Seule perfection parmi tous les défauts.

L'Ame attend vainement un remords efficace,
Et dans l'impénitence agonise de faim
Et de soif, et sanglote en pensant A La Fin.

1881.

XXX

THOMAS DIAFOIRUS

C'est le seul Paul parmi tant de Jules, d'Albert,
De Léon (ces païens ont des noms de baptême)
Et c'est le seul « *savant* » de tous ces forts-en-thème,
Sur ce banc d'avocats chimiste frais-ouvert.

Cuistre autrement. Et plus hideux. Encore vert,
Il vit d'obscénités qu'il arrange en système ;
Spécial, il encourt un distinct anathème
Et son nom, pour sa honte éternelle, est Paul Bert.

C'est le persécuteur tortueux et cynique.
Sa part prise au présent gâchis y communique
Un goût de poison lent et des airs d'échafauds.

« *Sat prata biberunt.* » Sonnet, rends à ses bêtes
L'équarrisseur en *us* promis aux temps nouveaux,
Tueur des chiens qui va passer coupeur de têtes.

1881.

XXXI

NÉBULEUSES

Papa Grévy, l'affreux Ferry persécuteur,
Constans proverbial et Cazot légendaire
Même dans ce milieu de conte de Voltaire
Pour la sottise crasse et la plate laideur ;

Ces Chambres, bosse double au dos d'un dromadaire,
Idoines au régime, ineptie, impudeur ;
Ces maires, ces préfets, leur argot, leur odeur,
Et Farre, à lui seul tout l'opprobre militaire ;

Et la file des purs, des barbes, des aïeux,
Juillet, Février, Juin, et « ceux » du Deux Décembre
Bonnes jambes, jamais lasses dans l'antichambre ;

Et les jeunes encor plus bêtes que les vieux,
Communards sans Hébert, Girondins sans Charlotte,
— Le tout, un vol de sous dans un bruit de parlotte !

1881.

XXXII

ÉCRIT PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

DÉCEMBRE 1870

Loyal poignet d'acier, bon vieux héros choisi
De par le bon vieux Dieu barbu des vieilles Bibles
Pour être le plus pur entre les plus terribles,
Goetz de Berlichingen, que dis-tu de ceux-ci ?

Dorothée, Ottilie ! ô vous, vierges, quasi
Des anges, qui, parmi vos rêves si paisibles,
Tout au plus évoquiez des amis « impossibles »,
A force de vertus qu'en dites-vous aussi ?

Et vous, les jeunes gens, fières Maisons-moussues,
Contempteurs des docteurs et des choses reçues,
Terreur des Philistins abjects, splendides fous ;

Sur Paris, sur Paris ! ce ne sont pas des mythes,
L'Allemagne, il paraît, lance, qu'en dites-vous ?
Tranquillement des culs horribles de marmites.

XXXIII

OPPORTUNISTES

(1874)

« Assez des Gambettards ! Otez-moi cet objet,
Dit le Père Duchêne, un jour qu'il enrageait.
Tout plutôt qu'eux ! Ce sont les bougres de naissance.
Bourgeois vessards ! Ça dut tenir des lieux d'aisance
Dans ces mondes antérieurs dont je me fous !
Jean-foutres, qui, tandis qu'on LA confessait sous
Les balles, cherchaient des alibis dans la foire !
Ah ! tous ! Badingue Quatre, Orléans et sa poire
(Pour la soif), la béquille à Chambord, Attila !
Mais, mais, mais ! pas de ces La-Réveillères-là. »

XXXIV

UN PEU DE POLITIQUE

Tribune des Cinq-Cents, attributs indécents,
Tremplin mesquin pour tous plongeons dans les non-sens,
Dans ces mensonges, dans telles logomachies,
Et, chose pire, dans les plus pires des orgies
De gaspillages d'honneur civique et d'argent;
Tribune où Bonaparte, en homme intelligent
Vraiment, ne monta qu'un instant pour donner l'ordre
De la jeter bas, dût mons Arena le mordre
D'un poignard de théâtre et d'un « Tyran ! » appris;
Tribune remplacée au delà de son prix,
Bien au delà de son prix, ce leurre, par celle
Des rois revenus, qu'on peut nommer la Pucelle
De parlementarisme honnête, celui-là
(Non celui-ci !) et puis, comme tout s'écroule

De fier encor dans ce pays qu'un chacun pipe,
Tribune encore de l'affreux Louis-Philippe,
Et de Prudhomme et de Robert Macaire et de
Tous les pieds plats et d'aussi tous les cœurs bas que
La honte attire et que l'opprobre rassasie !

Quarante-huit te mit au rancart, trop moisie
Que t'étais pour ses paradoxes innocents,
Tribune des Cinq-Cents, attributs indécents,
Et l'Empire second pour malpropre te tint...

Mais vint le Prussien...
Ton prestige est reteint,
Ton bas-relief d'ailleurs sans talent d'autre guise
Que d'étaler des seins qui ne sont plus de mise
Et qu'un artiste un peu noble « ne saurait voir »
Sans un chagrin profond et sans un ennui noir,
Ton bas-relief, à neuf gratté, t'encor décore,
Tremplin mesquin pour tout plongeur dans tout non sens,
Symbole de ceux-ci, jacobins indécents.

XXXV

UN PEU DE BATIMENT

Dans ce Paris si laid moderne, il est encore
Ou plutôt il était, car tout se déshonore,
Il était quelques coins pittoresques, ô non !
Mais drôles d'horreur fade et de terreur sans nom
Aucun. Je veux parler de feu les terrains vagues,
Saint-Ouen, Montrouge, d'autres peut-être où les vagues
De foule bête n'avaient osé déferler.
Eugène Suë *and C°* surent en bien parler,
Henri Monnier aussi, mais de façon badine ;
Lui... mais, quoi, nous voyons, de nos jours, que lutine
La fièvre de bâtir pour voler en surplus,
Là s'élever, en plâtre, à sept étages, plus
Peut-être, des maisons de rapport, parodie

De celle du Paris intérieur, mais tout aussi
Laides et d'un aspect vil aussi réussi.
Ça fleure de malsain, ça prédit la misère :
Termes dus, fièvre typhoïde, ça vous serre
Le cœur d'une pitié qui serait du mépris...

Cependant, dès que c'est dressé, les maçons pris
De vin chantent la *Marseillaise*, air neuf encore,

Et plantent là-dessus le drapeau tricolore.

XXXVI

PUERO DEBETUR REVERENTIA

> Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux !
>
> ÉMILE DESCHAMPS.

Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux
Et fuiraient au galop le Pédant et l'Ecole,
Infâmes pour lesquels cette gueuse raccole
En ce pays conquis tous les petits cerveaux.

La Truande ! qui veut pour ses sales travaux,
Blasphème, puis péché, séduire, comme on vole,
L'enfant, le mien, le vôtre, ô la sinistre folle !
L'enfant, tout votre orgueil et tout ce que je vaux !

Et si j'avais cent fils, ils auraient cent chevaux
Pour vite déserter le Sergent et l'Armée
Que ces brigands nous ont créée, et ces drapeaux.

Les faquins ! qui mettraient la France, notre aimée,
Aux mains du plus offrant, après en avoir fait
La chose impure, faible et sale que l'on sait.

XXXVII

SOUVENIRS DE PRISON

(*Mars* 1874)

Depuis un an et plus je n'ai pas vu la queue
D'un journal. Est-ce assez *Bibliothèque bleue ?*
Parfois je me dis à part moi : « L'eusses-tu cru ? »
Eh bien, 'on n'en meurt pas. D'abord c'est un peu cru,
Un peu bien blanc, et l'œil habitueux s'en fâche.
Mais l'esprit ! comme il rit et triomphe, le lâche !
Et puis, c'est un plaisir patriotique et sain
De ne plus rien savoir de ce siècle assassin
Et de ne suivre plus dans sa dernière transe
Cette agonie épouvantable de la France.

XXXVIII

SOUVENIRS DE PRISON

(1874)

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis
Où sont-ils ? En l'hiver de ce Soixante-dix
On s'amusait. J'étais républicain, Leconte
De Lisle aussi, ce cher Lemerre étant archonte
De droit, et l'on faisait chacun son acte en vers.
Jours enfuis ! Quels Autrans soufflèrent à travers
La montagne ? Le Maître est décoré comme une
Châsse et n'a pas encor digéré la Commune.
Tous sont toqués, et moi qui chantais aux temps chauds,
Je danse sur la paille humide des cachots.

XXXIX

ACTUALITÉ

Je trouverais très ridicules
Au lieu d'affreux que je le fais
Cette cause et tous ses effets
Qui démonteraient cent Hercules,

Si n'était encor la Patrie,
— Non ce « pays » qu'il faut haïr
Ni son « bon droit » qu'il faut trahir —
Mais cette aveuglément chérie

Patrie à qui tous sacrifices
Extravagants, exorbitants,
Sacrés, saints, sont dus en tous temps,
En tous lieux, malgré tant de vues !

Et j'implore, en ma joie amère
De voir s'abîmer ce pays
Dans ces opprobres inouïs,
La France, l'éternelle mère !

XL

A PROPOS D'UN PROCÈS INTENTÉ A UN ARCHEVÊQUE FRANÇAIS

Je n'aime pas énormément
Le Clergé que le Concordat
Nous procure présentement,
Et je voudrais qu'on émondât

Quelque peu, quand même un Soldat
S'en mêlerait brusque et charmant
Au fond, remplissant ce mandat :
Tout pour le bien, — et persistât,

Qu'on émondât quelque peu, dis-je,
— Par quel détour ou quel prodige
Je n'en sais rien, mais je m'entête —

L'Eglise française — et les autres,
Mais, aussi, que tels bons apôtres,
Bonne R F, fussent de la fête.

XLI

POUR DÉNONCER LA « TRIPLICE »

AU LIEU DU CONCORDAT

L'Italie ? Elle est dans le train
Extraordinaire qui s'emporte
Même au delà des flots du Rhin,
Même en deçà de notre Porte !

L'Autriche, elle est bien bonne là,
Non sans son « laurier » sur son shak'
O, la Prusse qu'on consola[1]
Par telles cessions dont chaque

[1] D'*Iéna et cœtera*

Est si terrible qu'il ne faut
Aucunement espérer trêve
Ni paix sans reprendre de haut !
Verdun, Toul, Metz, hélas ! et Trêve
. . . . . .

Et quant à ce... gouvernement
Qui prétend garder l'équilibre
En l'occurrence, ou bien il ment
Ou bien la France n'est pas libre !

XLII

ODE A GUILLAUME II

Guillaume Deux, empereur d'Allemagne,
Comme César,
Dans ce « *Gastibelza* » dont la montagne
A fait un « Sar » ;

Guillaume Deux, l'homme à l'oreille mâle,
Au bras long mal,
Et qui parfois, — faveur impériale !
Agit pas mal,

Napoléon éventif, mais honnête
Mecklembourgeois
Je t'aime quand même, et même c'est bête,
Mais pas bourgeois !

Parce que t'es un homme avec un sabre
(Et bien disant
Des choses non dites par tel quel glabre[1])
Si bien luisant.

Je t'aime comme on aime une ennemie
Que l'on aurait,
Parce que, Sire, au fond, vous n'avez mie
Quelque secret,

Parce que vous êtes un honnête homme
Bien que Prussien,
Parce que vous êtes un fou tout comme
Moi, ce Messin[2] !

Jules Favre.

[2] *Ça rime mal*
Mais m'est égal !

XLIII

RASTAS

« *S'ennuVer* », pris pour « s'ennuyer » dans ce vers de V. H. (*Chansons des Rues et des Bois*) par M. Jean Moréas, à cause de son romanisme, lors latent.

S'adresser, pour plus mûrs renseignements, à M. Raymond de la Tailhède.

Garibaldi m'ennuie
Comme la pluie
Mais Machin ! m'ennuVa,
— Tel Moréa.

Guillaume Deux m'assomme,
Tels deux Guillaume,
A force d'être chic
Comme mastic.

Il a trop d'uniformes !...
Eux, les Romans
Ils mettent trop de formes
Et de romans

A devenir plus bêtes
Même qu'leur pied
Et beaucoup moins honnêtes
Que mèm' trop sied,

Littérair'ment, veux dire...
— Ou autrement
S'il leur plaît, — car le pire
P'tit garnement

De leur Bande ou Z'Ecole[1]
M'empêcherait
De tendre une bricole
Dans leur forêt,

Pourquoi, d'ailleurs, pour r'prendre
Avec le doigt

[1] Sous le Directoire ou aux champs.

Quèqu'chôs', dans leur provendRe
Que l'on me doit ?

E je reste le Maître...
Or, de moi-mèm'
Et s'il faut me l'permettre,
Je leur dis : « M. »

[1] Zézeia. On ajoute souvent des consonnes après des consonnes : Exemple *provendre, répardre*, etc., sans se douter de la « Romanitas ».

XLIV

CONTRE LES PARISIENNES

Il faut enfin parler de la Parisienne
Mieux que banalement
Et lui dire sans fiel que dans la chose sienne
Tout n'est pas qu'agrément.

Elle-même se dit point belle mais jolie
Et par « jolie » elle, elle entend
Quelque chose de laid platement que pallie
Un port de tête exorbitant

Et qu'émaillent des mots ressassés qu'elle vole
Aux journaux finis d'achever,
Avec, en sus, un tortillement trop frivole
Des hanches pour faire... rêver.

La chlorose est son lot et ses cuisantes suites
Et la tuberculose aussi,
Aussi la fausse couche et ses péritonites,
Aussi tous maux dans ces tons-ci...

Elle qui se prétend reine de l'élégance,
C'est d'Angleterre, deux ou trois
Ans après, qu'elle tire — et vêt d'extravagance
Ses modes, son goût et son choix.

Mais assez. Résumer sera faire œuvre pie.
Total : C'est fade et polisson
Et c'est bavard et c'est voleur comme une pie
Et c'est putain comme chausson.

XLV

SUR LA MANIE

QU'ONT LES FEMMES ACTUELLES

DE RELEVER LEURS ROBES

« Quand tu vas, balayant l'air de ta jupe large »
Baudelaire disait
Dans des comparaisons superbes en surcharge
Ainsi qu'il en faisait...

On peut dire aujourd'hui ce que disait le Père,
Tout à fait à rebours,
Car les femmes ont adopté quelle manière,
Dieux ! d'orner leurs entours,

Les entours de leur corps infernal et céleste
— J'entends leur vêtement —
D'une main à baiser, oui ! mais de quel sot geste
De vain retroussement !

Car l'ampleur de la robe et son envol et tout le
Reste grâces au vent
Font penser l'homme, non intime mais en foule
A ce qu'il a devant...

Tandis que cette sorte absolument hideuse
De montrer des mollets
Insuffisants parfois serait la source affreuse
De combien de vœux laids !

Vous accentuez trop, Mesdames, vos « tournures »,
Et j'en reste effrayé,
Car elles sont, hélas ! d'amples caricatures
De ce dont on s'assié...

Ou plutôt continuez, mais plus d'un infâme
Retroussement moqueur
Retroussez, retroussez, retroussez jusqu'à l'âme,
Retroussez jusqu'au cœur.

XLVI

PETTY LARCENIES

Canaille subalterne,
Sergots, cochers, logeurs,
Plate race à l'œil terne,
Chiens couchants et mauvais coucheurs,

Je vous aime et j'estime
Votre petit trafic
Qui, n'osant pas le crime,
Ment et vole, depuis le flic

Jusqu'au collignon rouge
De veste et de gilet,
Jusqu'au teneur de bouge
Et de sommeil qu'un rien troublait.

T'en souvient-il, Moi-même,
De tous leurs humbles trucs,
Quand la richesse extrême
N'avait pas pompé tous tes sucs !...

Le flic aimait la pièce,
Aussi le collignon.
L'hostelier, gente espèce,
A son tour ne disait pas non...

Puis, pour être à la coule
De ce siècle crevant,
Chacun de cette foule
Donnait gentiment de l'avant.

Et, les yeux en extase
Vers la Haute, ces bons
Garçons — le fond du vase —
A leur tour devenaient fripons,

Et de fripons fripouilles,
Si que, selon les gens
« C'est la fin des grenouilles... »
Grands dieux, soyez-nous indulgents!

XLVII

COGNES ET FLICS

Autrefois j'aimais les gendarmes.
Drôle de goût, me direz-vous...
Enfin je leur trouvais des charmes,
Non certes au-dessus de tout,

Mais je les gobais tout de même
Comme on prise de bons enfants.
Elitre de l'armée et crème
Et fleur, ils m'étaient triomphants !

Leurs baudriers et leurs bicornes,
Si bien célébrés par Nadaud,
D'une sécurité sans bornes
Flattaient mon âme de badaud.

Puis, ils lampent le petit verre
Avant comme après le repas
D'un geste plus ou moins sévère
Et je ne le détestais pas.

Je trinquais avec des brigades
Et nous buvions à nos amours.
Comme il sied avec des troubades,
C'était moi qui payais toujours...

Depuis je constate avec peine
Qu'ils sont des rosses vous dressant
Procès-verbal à perdre haleine
Quand ils jugent le cas pressant.

La douille manque à la caserne.
Or voici, grâce à tels délits
Qu'ils fabriquent d'un style terne,
Les budgets qu'il faut, rétablis.

A moi, les chouias, les macaches !
Désormais je me voue au chant
National de « Mort aux vaches ! »
Fussé-je pris pour un méchant...

Comme aussi les sergents de ville :
J'avais une estime pour eux !
Protecteurs de la paix civile,
De l'ordre gardiens valeureux,

Rempart du Bien, terreur du Crime,
Ils me semblaient, naïveté !
Une apparition sublime
D'anges veillant sur la cité...

Hélas ! c'est encor : « Mort aux vaches ! »
Qu'il faut crier quand on les voit.
Massacreurs féroces et lâches,
Mouchards, non point maquereaux, soit,

Mais tout comme, ivrognes qu'indure
Plus d'un rogomme monstrueux...
Et le héros se dénature
En un drôle imperpétueux.

XLVIII

DÉCEPTION

« Satan de sort, Diable d'argent ! »
Parut le Diable
Qui me dit : « L'homme intelligent
Et raisonnable

Que te voici, que me veux-tu ?
Car tu m'évoques
Et je crois, l'homme tout vertu,
Que tu m'invoques.

Or je me mets, suis-je gentil ?
A ton service :
Dis ton vœu naïf ou subtil ;
Bêtise ou vice ?

Que dois-je pour faire plaisir
A ta sagesse ?
L'impuissance ou bien le désir
Croissant sans cesse ?

L'indifférence ou bien l'abus ?
Parle, que puis-je ? »
Je répondis : « Tous vins sont bus,
Plus de prestige,

La femme trompe et l'homme aussi,
Je suis malade,
JE VEUX MOURIR. » Le Diable : « Si
C'est là l'aubade

Que tu m'offres, je rentre. En Bas.
Tuer m'offusque.
Bon pour ton Dieu. Je ne suis pas
A ce point brusque. »

Diable d'argent et pas la mort !
Partit le Diable,
Me laissant en proie à ce sort
Irrémédiable.

XLIX

GRIEFS

On me dit vieux, qui ça ? Les jeunes d'aujourd'hui !
Homère est vieux aussi, je réclame de lui,
Non dans des termes équivoques ni baroques,
Mon esprit qui n'a pas besoin de leurs breloques
Pour tinter et briller au vrai soleil d'été.
Cinquante ans, non sonnés, n'ont pas trop hébété,
Que je sache, l'esprit dont Dieu fit mon partage.

On me dit vieux, qui ça ? Les amants de cet âge.
Ci, mannequins transis, de Gomorrhe venus.
Or je suis tout plein vert, j'en atteste Vénus
Et les dames. On me dit vieux, qui ça ? Ce maître
Es-Anarchie (un mot suranné), petit traître

A la patrie en deuil, au pauvre qu'il voudrait
Faire méchant au lieu des soins qu'il lui faudrait,
Conseils doux, Dieu montré, pain, vin, la main tendue
Et la bonne mort patiemment attendue
Comme la délivrance en une vie enfin
Heureuse !
On me dit vieux, qui ça ? Cet aigrefin
Imberbe, mais pêcheur émérite en eau trouble,
Qui me plaint de mon indigence triple et double,
Unique ! sans songer un instant, le pauvret,
Que je suis riche, étant honnête. Apre secret,
Recette pas drôle, être riche puisque honnête !
On me dit vieux encore. Encore qui de bête ?
Ah oui, parfois moi-même, alors surtout que j'ai
Mal agi, mal parlé, garrulé comme un geai,
Trottiné comme un âne à travers telle et telle
Préoccupation, sordeur ou bagatelle.
Mais j'ai tôt reverdi d'entre ces détritus
Et je me bande en presque enfantines vertus,
En efforts bien adolescents, en très viriles
Actions contre mes propres propos futiles !

Je demande pardon pour leur peu haute voix
Et le ton vif, — mais on n'est jeune qu'une fois.

L

ON DIT QUE JE SUIS UN GAGA

On dit que je suis un gaga.
C'est Moréas qui m'envoi' ça.

Doncques suis un gaga « n'hélas ! »
C'est ce que m'envoi' Moréas.

Moi qui suis un charmant garçon,
J' dis à personn' qu'il est quel...

Et si j'avais l'verbe superbe
(Et l'assonance !) je dirais...

LI

A RAOUL PONCHON

(CONSEILS DANS SA MANIÈRE)

Ponchon, vous n'êtes pas raisonnable non plus.
Ecoutez ma semonce :
Eh quoi ! vous vous rangez dans les gens dissolus
Dont rougirait Alphonse,

Qui font la honte, ayant de l'esprit à gogo,
De toute notre époque.
Notre époque n'est plus celle du père Hugo,
— Encore un bon loufoque !

Ni même celle de Voltaire (Arouet), ni
Celle du grand Monarque,
Et vous voici parmi le nombre indéfini
Des criminels de marque.

Quinze jours de prison pour outrages à la
Sainte Magistrature...
Mais je me trompe... à la morale, et me voilà
Tout prêt à la rature.

Car je ne suis pas, moi, comme vous, bon Raoul,
De l'opposante race,
Et que me fait d'ailleurs que tel juge maboul
Soit un doux pédérasse.

Tous les chasseurs à pied, tous les garçons baigneurs,
Tous les télégraphistes
Peuvent bien défiler devant ses yeux sans mœurs
Et l'avoir sur leurs listes,

Je m'en fous et je suis un trop bon citoyen
Pour crier comme on beugle...
Règle : vois si l'on veut, si l'on peut, c'est très bien,
Mais être d'un aveugle !!

Et libre à tout un tribunal, s'il décida,
Pour que rien ne se perde,
En place de biftecks, au lieu de tel rata,
D manger de la m***.

Qu'il mange de a m*** ou non, dites un peu
Si cela vous regarde!
Allons, faites vos quinze jours, et, nom de Dieu!
Dieu vous ait en sa garde.

16 novembre 1891.

LII

A MARCEL SCHWOB

Schwob, « la Terreur future, » elle existe, très cher,
Plus que dans votre livre excessive et superbe
Tuant l'humanité comme on fauche de l'herbe
Par la misère et par la flamme et par le fer.

Guerre, machinerie, exploitation du
Pauvre haineux par le riche âpre, assauts d'astuces,
Anarchistes français et nihilistes russes,
Rendu pour un prêté, prêté pour un rendu,

La science pouvant à peine se suffire
Pour la destruction nécessaire, on dirait,
Et jusqu'à l'Alchimie exhumant son secret.

Ah oui, notre Terreur future elle est plus pire
Que la vôtre stoppant du moins devant l'Enfant.
Mais ceux-ci ! Voyez donc s'ils y vont de l'avant.

LIII

A ERNEST DELAHAYE

Ernest, en un sonnet dont peut-être as mémoire
Je glorifiais Dieu jadis de nous avoir
Tout fait voir rose dans ce monde où tout est noir
Et créés gais tous deux pour sa plus grande gloire.

Or aujourd'hui, quand l'heur de rire raréfie
Ses chances et qu'un gris ennui s'en est suivi,
Voici, délicieusement inassouvi,
Un combat s'engager dont ma rate est ravie,

Un combat de géants du Grotesque déjà
Proverbiaux parmi les meilleurs de nos pitres,
Et le bon sang dans mes veines coule par litres,

(Dans les tiennes aussi, gageons ! se dégorgea.)
Moréas contre Ghil, le Turc et la Belgique,
Pense ! Et quel beau cas batracomyomachique.

LIV

A FÉLICIEN CHAMPSAUR

Champsaur, n'êtes-vous pas, dites, de mon avis
Et ne trouvez-vous pas ce monde bien immonde ?
Je crois qu'oui, n'en voulant pour preuve sans seconde
Que le poivre et le sel où vous tenez confits,

Pour nos esprits charmés à qui c'est tous profits,
Vos vers d'âpre ironie et l'amère faconde
De cette prose où sous l'allure franche et ronde
Si souvent un sarcasme exquis nous a ravis.

Et vous avez raison, poète que vous êtes !
Marinons nos chagrins et saurons nos dégoûts
Et servons-les bien froids : c'est rendre coups pour coups

A l'étrange société qui de nos têtes
Voulut faire son jeu de massacre et son but...
— Petit bonhomme vit encore et lui dit : Zut !

LV

A CATULLE MENDÈS

Banquet du 16 *janvier* 1895.

Vous avez magnifiquement vengé la Muse
D'un blasphème trop bête en son impiété :
« Baudelaire, grand cœur douloureux », *a dicté*
Votre vers *châtiant* tel pédant qui s'amuse.

« Notre cher Baudelaire ! » ah, qu'il fut bien jeté
Ce cri de notre cœur à la face camuse,
D'une ignorance qui s'en croit, mais qui s'abuse,
Et d'un muflisme aggravément prémédité.

Oui, faisons respecter de la foule et du cuistre
Nos aînés au tombeau qu'insulte un cri sinistre,
Corbeaux au lourd vol noir, belettes au corps tors.

Et consolons d'un beau courroux qui berce et flatte
D'un bruit encor de gloire en cette fosse ingrate
Qui ne sait plus leur nom, les morts, les pauvres morts.

LVI

A F.-A. CAZALS

Ils avaient escompté ma mort
Qui n'arrivait pas assez vite,
Pour quel vil et quel sale effort
Avaient-ils escompté ma mort ?
Ils voulaient te salir, toi, fort
De mon amitié, point en fuite.
Ils avaient escompté ma mort
Qui n'arrivait pas assez vite.

Même elle a fait faux-bond ma mor
A tel type et telle drôlesse
Près de mon lit, rués au bord,
Elle a fait quel faux-bond ma mort.

J'allais de tribord à bâbord,
Mais je vis, c'est le point qui blesse.
Même elle a fait faux-bond, ma mort
A tel type et telle drôlesse.

Mon Cazals, tu sais qu'en dépit
De tout je t'aime mieux qu'un frère.
Cette amitié-là, sans répit,
Ni trêve, en crédit ou débit,
Elle est au cœur qui la fourbit,
S'il le faut, en arme de guerre.
Mon Cazals, tu sais qu'en dépit
De tout je t'aime mieux qu'un frère.

LVII

CHANSON POUR BOIRE

A Léon Vanier.

Je suis un sale ivrogne, dam !
Et j'ai donc reçu d'Amsterdam
Un panier ou deux de Schiedam.

Mais seulement le péager
Qu'il me faut pourtant ménager
A moins que de le négliger

M'interdit — il a bien raison ! —
D'introduire dans ma maison
Ce trop pardonnable poison.

Je vole à la gare du Nord,
Mais j'y pense : or voici que l'ord.
E misère est là qui me mord...

Hélas ! comment faire, Vanier ?
Je n'ai plus l'ombre d'un denier
Pour vous offrir un verre ou deux de ce panier.

LVIII

AUTRE CHANSON POUR BOIRE

A Léon Vanier.

Je triomphe et j'ai ce Schiedam
(Qui ne me vient point d'Amsterdam
Mais de la Haye)
Et j'en ai bu beaucoup, beaucoup,
Trop peut-être et j'ai vu le loup
Sauter la haie,

La haie, hélas ! de ma raison
Sauter et fuir à l'horizon
Tel un cortège
A lui tout seul, ce loup, de loups
Et je dis : il me serait doux,
Puisque m'assiège

Le remords — car c'est du remords,
Et le remords c'est des rats morts
Dont l'odeur pue.
De n'avoir encor partagé
Ce Schiedam ô si fort que j'ai !
Avec tel dont la note est due,

— De partager (un peu) ce fier Schiedam que j'ai.

18 avril 1893.

LIX

CHANSON A MANGER

Nos repas furent sommaires
Cette semaine : enfoncés
Les Marguerys et les Maires
Aux menus par trop foncés.

Fi de la sole normande,
Fi de l'entrecôte au jus,
Puisque tous ces jours-ci j'eus
La satisfaction grande

D'être un végétarien
A l'instar de ce poète
Bouchor, ou de cet esthète,
Sarcey, critique ancien.

Nous mangeâmes de la soupe
Où lentilles et poireaux
Mêlaient leurs parfums farauds
A celui du pain qu'on coupe.

L'eau coulait dans le cristal
Plus pure que loi, plus claire,
Meilleure que vin ou bière,
Boire idéal et fatal !

C'est dommage que le ventre
Soit un ventre préférant
Encore un bon restaurant
A, Polyphème, ton antre !

LX

A MON AMIE EUGÉNIE

POUR SA FÊTE

Contrariante comme on l'est peu, nom de Dieu !
Tu n'en fais qu'à ta tête, — et moi rien qu'à la mienne
Non plus — et je suis tel que je suis, quelque peu
Que je sois, et j'y reste en dépit de la tienne

De, tête et, nom de Dieu, j'adorerais ce jeu
S'il ne me tuait pas en manière de tienne
Plaisanterie et de ta part et de la mienne,
Je dis un peu ce qu'il faut dire, nom de Dieu.

Je ne suis pas ni comme il faut, ni de génie,
Mais je me souviens qu'on te prénomme Eugénie
Et je me rappelle aussi que c'est aujourd'hui

Ta fête, et qu'il faut encore que je la souhaite
En dépit de nos torts de femme et de poète,
Et je t'envoie, ô, ce sonnet fait aujourd'hui.

14 novembre 1894.

LXI

UNE FOLLE ENTRE DANS MA VIE

Une folle entre dans ma vie
Et je n'en suis pas étonné
(A qui voulez-vous qu'on se fie ?)
Une folle entre, — quelle envie !

Et pourtant j'avais ordonné
Patience et philosophie
A qui j'étais subordonné
Moyennant sa photographie

Termes affreux ! Rimes ? Comment ?
Mais n'est-il pas vraiment charmant
D'être à travers ce caractère,

Ce caractère qu'il faudrait
Renfoncer si l'on le voudrait...
Mais cette folle est mon affaire.

12 mai 1893.

LXII

CONTRE UNE FAUSSE AMIE

Les beaux sentiments
Tout comme une armée
Rappliquent fumants,
Poudre avec fumée,

Rappliquent sans rien
Qui rappelle l'ordre,
Répliquent sans bien
Savoir où que mordre !

Mais, sachant de qui
Provient le désastre.
Poniatowsky
Mal noyé ; nul astre,

(Nulle étoile) ils ont
Repris la montagne
Et même le Mont... [1]
Aussi, — la campagne !

. . . . . .

Or tu m'as menti
Comme une poupée :
Elle a ressenti,
Mon âme trompée !

Et j'ai rappliqué,
Telle notre Armée
Et notre Clergé,

Vers-la-mieux-Aimée !

[1] Pour justifier un des pléonasmes de Moréas.

LXIII

POUR Mlle E... M...

« Plus pire encore que nature, »
Comme zézaie en son langage,
Cette ange hors d'âge et d'usage,
Elle est si toc qu'elle en est pure !

Elle est méchante, c'est la gale,
Et vraiment pour t'avoir « gobée »,
Il m'a fallu quelle fringale,
Mademoiselle Machabée,

Quelle fringale, trop frugale,
Qui rappellerait le vampire
— De qui l'affre à rien ne s'égale —

Qu'il paraît que fut l'homme pire
Dont Saint-Ouen, ville destinée,
Frémit encor, mal étonnée !

LXIV

A MA BIEN-AIMÉE

Je connais tout, même moi-même.
Je ne sais rien, même de toi.
Je suis l'inconscient et j'aime
Je ne sais qui, jusques à moi !

Mais je n'ignore pas quiconque,
Et ce quiconque-là, j'y suis
Pour lui parler si, dans la conque
De son oreille, ce pertuis !

Il désire que je lui glisse
Telle parole ou bien un mot
Et s'il voulait qu'on lui foutisse
Un compliment de matelot.

Je suis de ce siècle et de toutes
Les décadences et je suis
Ce pèlerin qui, par les routes,
Et me congèle et me recuis.

Et sans peur ni de la mort verde
Ni de la vie en rose, j'ai
Pour réponse à tel propos gai
Ou triste ou riendutoutiste : M...

LXV

A LA SEULE

Tu n'es guère qu'une coquine,
Qu'un abominable vaurien
Du sexe ennemi, mais combien
Je t'aime, tu le sais, gredine

Exquise qui me fis quel bien
Et me fais que de mal ! J'opine
Pour ta mort... ou la mienne, ou bien
Pour les deux en même temps... Ni ne

Dis mot, ni surtout ne te tais !
Je bafouille en songes épais
(Ainsi que parlait Sainte-Beuve),

Quand tu n'es pas là ; je n'y suis
Pas non plus, et ce que je cuis
Dans mon jus ! Reviens, ô ma Veuve !

LXVI

A L'ANCIENNE

Mais puisque l'hyène ancienne
Revient pour relécher le sang
Des blessés, eux, tombés au rang
D'honneur pourtant, puisque la haine,

La haine ! elle est à qui la veut !
C'est le diable au sens catholique,
La sottise au sens symbolique...
Puisque la haine, alors, ne peut,

Ne veut plus abdiquer ni feindre,
Puisque le drapeau relevé
Sous tant d'horreurs est rebravé,
Ce n'est donc plus nous qu'il faut plaindre,

C'est l'infamie et l'Être faux,
La femme ou l'homme qui l'assume,
La femme et l'homme, époux posthume
D'un serment mort, et par les vaux

Et par les monts et par les ondes
Et les naufrages d'au-delà,
Honte et pitié sur l'homme et la
Femme de ces retours immondes.

Et que suive en attendant mieux
Ou pire, car qui sait les choses
Par ces temps brusques et moroses ?
Ces vœux de moi, ces miens adieux !

Juillet 1895.

LXVII

POUR E...

Tu me fais un peu mal à la tête,
O jalouse ainsi que le soupçon,
Je ne suis pas toujours à la fête
Alors que tu me fais la leçon !

O doctoresse en droit féminin,
Epargne un peu ce moi, ta conquête,
Et fais-lui le don félin, canin,
De ta compétence qui me guette,

Ta compétence en le droit charmant
Qu'ont les femmes, hélas ! sur nos âmes
D'hommes et même sur nos vraiment
Faibles corps d'hommes, ô vous, les femmes...

O toi, ma femme, ô toi, laisse-moi
T'aimer beaucoup sans surtout trop croire
Que je ne t'aime que pour la gloire.
Non, je t'aime encore pour l'émoi,

Pour ce cher émoi de notre chair
Commune comme un bien qu'on partage,
Alors que nous sommes au lit cher
A notre chair laissée en otage

De notre cœur ô que mutuel,
De notre âme ô combien réciproque,
De notre amour si doux, si cruel,
Que je le crois seul de son époque.

LXVIII

RÊVE

Je renonce à la poésie !
Je vais être riche demain.
A d'autres je passe la main :
Qui veut, qui veut m'être un Sosie ?

Bel emploi, j'en prends à témoin
Les bonnes heures de balade
Où, rimaillant quelque ballade
Je passais mes nuits tard et loin.

Sous la lune lucide et claire
Les ponts luisaient insidieux,
L'eau baignait de flots gracieux
Paris gai comme un cimetière.

Je renonce à tout ce bonheur
Et je lègue aux jeunes ma lyre !
Enfants, héritez mon délire,
Moi j'hérite un sac suborneur.

LXIX

RÉVEIL

Je reviens à la poésie !
La richesse décidément
Ne veut pas de mon dénûment
Et c'est un triste dénouement.

A moi la provende choisie,
L'eau claire et pure et ce pain sec
Quotidien non sans, avec,
Un gentil petit air de rebec !

A moi le lit problématique
Aux nuits blanches, aux rêves noirs,
A moi les éternels espoirs
Pavanés des matins aux soirs !

A moi l'éthique et l'esthétique.
Je suis le poète fameux
Rimant des vers pharamineux
A l'ombre d'un quinquet fumeux !

Je suis l'âme par Dieu choisie
Pour charmer mes contemporains
Par tels rares et fins refrains
Chantés à jeun, ô cieux sereins :

Je reviens à la poésie.

LXX

LA MONTRE BRISÉE

A Eugénie...

Dans notre vie un peu fantasque
Il n'est, je crois, rien arrivé
De plus masque et tambour de basque
Et mi-carême et mardi gras

Que cette colère venue
De quel donc prétexte vraiment ?
Qui, dès, grosse erreur reconnue,
Nous rentrés de mauvaise humeur,

Me fit, sans que rien pût là contre,
D'un pied fantochement vainqueur,

Ecraser cette pauvre montre
Que tu venais de m'acheter.

Je piétinais comme un beau diable,
Comme un polichinell' rageur,
L'horloginette lamentable
Qui tôt ne fut qu'un triste tas

De cuivre et d'argent et de verre
Dès lors se relevant en... « bosse »,
Et maintenant, à moi sévère,
Après coup, je compris trop tard

Que j'ai fait mal et me lamente
A propos du bijou perdu
Et de l'heure à jamais absente...
Mais quelque chose de dedans

Moi-même me dit : « C'est carême
Aujourd'hui, mais rassure-toi, —
L'heure n'en va pas moins quand même,
Heureuse ou non... »
Baste ! aimons-nous.

LXXI

MON APOLOGIE

Je suis un homme étrange, à ce que l'on me dit :
Aux yeux de quelques-uns pur et simple bandit,
Pur et simple imbécile aux yeux de quelques autres ;
D'autres encor m'ont mis au rang des faux apôtres,
Pourquoi ? D'aucuns enfin au rang des dieux, pourquoi,
Mon Dieu ? Quand je ne suis qu'un bonhomme assez coi,
Somme toute, en dépit de quelque incohérence.

Or, j'ai souffert pas mal et joui non moins : rance
Juste milieu, je t'ai toujours mal reniflé,
Malgré tout mon désir de vivre mieux réglé,
Mieux équilibré, comme parlerait un sage
De nos jours après tout sages, selon l'usage

Des jours anciens et futurs.

Donc, j'ai souffert
Beaucoup et surtout de mon fait, à découvert,
Par exemple, et saignant ainsi que pour l'exemple,
Et scandaleux comme l'ilote. Oui, mais quel ample
Et bon remords me prit, par la grâce de Dieu,
De mes fautes d'antan, presque juste au milieu
De l'expiation de tant de jouissances!

Et, dès lors, j'ai vécu de toutes les puissances
Du cœur et de l'esprit bien mûris par l'été
Splendide du bonheur et de l'adversité.
Voilà pourquoi je suis ce qu'on nomme cet homme
Etrange, et qui ne l'est, encore qu'on le nomme

Tel. Au plus un original; encore, encor?
Car je ne pose pas dans tel ou tel décor,
Que je sache, et mon geste est d'un complet nature,
Triste ou gai, je concède assez vif, d'aventure,
Quand il sied, assez lent par hasard, s'il le faut.

Donc, ô mes amis chers, prisez pour ce qu'il vaut
Mon caractère tel qu'il est : tout d'une pièce?
Non, et je ne crois pas qu'il importe en l'espèce,

Mais fort peu compliqué ; de bonne foi toujours ?
Non, car je suis un homme et je ne suis pas l'ours
Des solitudes, brave bête un peu farouche,
Mais si franche ! — et je mens parfois, plutôt de bouche
Qu'autrement, mais enfin je mens... au fond, si peu !

Et oui, j'ai mes défauts, qui n'en a devant Dieu ?
J'ai mes vices aussi, parbleu ? Qui n'en a guère
Ou beaucoup ? Mais à la guerre comme à la guerre,
Il faut me supporter ainsi, m'aimer ainsi
Plutôt, car j'ai besoin qu'on m'aime.
Et puis ceci :
Dieu m'a béni, lui qui punit de main de maître,
Terriblement, et j'ai reconquis tout mon être
Dans le malheur tant mérité, tant médité,
Et c'est ce qui m'a fait meilleur, en vérité,
Que beaucoup d'entre ceux dont si stricte est l'enquête.

Mais, Seigneur, gardez-moi de l'orgueil, toujours bête !

TABLE

—

I.	Prologue	1
II.	Post-scriptum au prologue	3
III.	Art poétique *ad hoc*	5
IV.	Littérature	7
V.	Metz	9
VI.	Portrait académique	15
VII.	A Edouard Rod	17
VIII.	*Ecce iterum Crispinus*	19
IX.	Ballade de l'Ecole Romane	21
X.	Jean-René	23
XI.	Conseils	25
XII.	Pour Moréas	27
XIII.	L'éternel sot	29
XIV.	Arcades ambo	31
XV.	A M. le Dr Grandm	33
XVI.	Détestant tout ce qu'il sent	35
XVII.	Les Muses et le Poète	37
XVIII.	A un magistrat de boue	40
XIX.	Autre magistrat	43
XX.	A un autre magistrat en Arras	46
XXI.	Sonnet pour larmoyer	50
XXII.	A Caïn M	52

XXIII.	Anecdote	54
XXIV.	Hou ! Hou !	56
XXV.	A l'adresse de d'aucuns	58
XXVI.	Un éditeur	60
XXVII.	Ballade en faveur de Léon Vanier et Cie	62
XXVIII.	Buste pour mairies	64
XXIX.	Statue pour tombeau	66
XXX.	Thomas Diafoirus	68
XXXI.	Nébuleuses	70
XXXII.	Écrit pendant le siège	72
XXXIII.	Opportunistes	74
XXXIV.	Un peu de politique	75
XXXV.	Un peu de bâtiment	77
XXXVI.	*Puero debetur reverentia*	79
XXXVII.	Souvenir de prison	81
XXXVIII.	Souvenir de prison	82
XXXIX.	Actualité	83
XL.	A propos d'un procès	85
XLI.	Pour dénoncer la Triplice	87
XLII.	Ode à Guillaume II	89
XLIII.	Rastas	91
XLIV.	Contre les Parisiennes	94
XLV.	Sur la manie qu'ont les femmes	96
XLVI.	Petty Larcenies	98
XLVII.	Cognes et flics	100
XLVIII.	Déception	103
XLIX.	Griefs	105
L.	On dit que je suis un gaga	107
LI.	A Raoul Ponchon	108
LII.	A Marcel Schwob	111
LIII.	A Ernest Delahaye	113
LIV.	A Félicien Champsaur	115
LV.	A Catulle Mendès	117
LVI.	A F.-A. Cazals	119

LVII. Chanson pour boire 121
LVIII. Autre chanson pour boire 123
LIX. Chanson à manger. 125
LX. A mon amie Eugénie. 127
LXI. Une folle entre dans ma vie 129
LXII. Contre une fausse amie 131
LXIII. M. E. M.... 133
LXIV. A ma bien-aimée. 135
LXV. A la seule 137
LXVI. A l'ancienne 139
LXVII. Pour E 141
LXVIII. Rêve 143
LXIX Réveil 145
LXX. La montre brisée 147
LXXI. Mon apologie 149

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel. Paris

Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.

OEUVRES COMPLÈTES DE PAUL VERLAINE

VERS

POÈMES SATURNIENS, 3e édit. 3 50
LA BONNE CHANSON, 2e édit. . . . . 3 »
FÊTES GALANTES, 4e édit. . . . . 3 »
ROMANCES SANS PAROLES, 3e édit . . . . . 3 »
SAGESSE, 4e édit. 3 50
JADIS ET NAGUÈRE, 2e édit. . . . . 3 »
AMOUR, 2e édit 3 50
BONHEUR. 3 50
PARALLÈLEMENT, 2e édit. 3 50
CHANSONS POUR ELLE. . . . . 3 »
LITURGIES INTIMES. . . . . 3 »
ODES EN SON HONNEUR. . . . . 3 »
ÉLÉGIES. . . . . 3 »
DANS LES LIMBES . . . . . 3 »
DÉDICACES 3 50
INVECTIVES. 3 50

EN PRÉPARATION

HISTOIRES COMME ÇA (prose).
LIVRE POSTHUME. — VARIA.

PROSE

LES POÈTES MAUDITS. 3 50
LOUISE LECLERCQ 3 50
MÉMOIRES D'UN VEUF. 3 50
MES HOPITAUX. . . . . 3 »
MES PRISONS. . . . . 3 »
15 JOURS EN HOLLANDE, avec portrait (sur hollande) . . . 5 »
(Tirage sur Japon.). . . . . 20 »
CONFESSIONS. 3 50
28 BIOGRAPHIES de poètes et littérateurs publiées dans les *Hommes d'aujourd'hui.* Les 28 numéros à 10 c. l'un . . . 2 80

THÉATRE

LES UNS ET LES AUTRES, comédie en un acte, en vers. . . 2 »
CHOIX DE VERS ET DE PROSE, ANTHOLOGIE 0 15
VERLAINE PAR LUI-MÊME. Biographie *Hommes d'aujourd'hui.* 0 10

PAUL VERLAINE, L'HOMME ET L'ŒUVRE, étude littéraire, par Charles Morice, avec un curieux portrait. . . . . 2 »

POUR PARAITRE *(En souscription)*

LE TOMBEAU DE PAUL VERLAINE, édition de grand luxe, dite des poètes. . . . . 10 »
VERLAINE INTIME, notes, souvenirs et correspondance, par L. Vanier, 1 volume. 3 50

PAUL
JULAINE

ECTIVES

PRIX
Fr. 20

LOIS
HANER

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.

ARTHUR RIMBAUD

POÉSIES COMPLÈTES, avec préface et portrait. 3 50
LES ILLUMINATIONS. — LA SAISON EN ENFER. 3 50

JULES LAFORGUE

POÉSIES COMPLÈTES. . . . . 6 »
MORALITÉS LÉGENDAIRES . . . . . 6 »

JEAN MORÉAS

LES SYRTES 3 50
LE PÈLERIN PASSIONNÉ 3 50
AUTANT EN EMPORTE LE VENT . . . . . 3 »

STUART MERRILL

LES FASTES . . . . . 3 »
PETITS POÈMES D'AUTOMNE. . . . . 3 »

HENRI DE RÉGNIER

ÉPISODES. — SITES ET SONNETS. 3 50

ADOLPHE RETTÉ

CLOCHES EN LA NUIT 3 50
UNE BELLE DAME PASSA. 3 50
TROIS DIALOGUES NOCTURNES. . . . . 2 »

GUSTAVE KAHN

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS 3 50

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN

LES CYGNES 3 50
LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS 3 50

TRISTAN CORBIÈRE

AMOURS JAUNES. 3 50

EDMOND PILON

POÈMES DE MES SOIRS. 3 50

HENRI DEGRON

CORBEILLE ANCIENNE. . . . . 3 »

FERNAND HAUSER

LE CHATEAU DES RÊVES. 35

PATERNE BERRICHON

LE VIN MAUDIT. 3

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

RÉSURRECTION DES DIEUX. 2
DISCOURS SUR LA MORT DE NARCISSE 2

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Verlaine PQ
2463
Odes en son honneur .A62